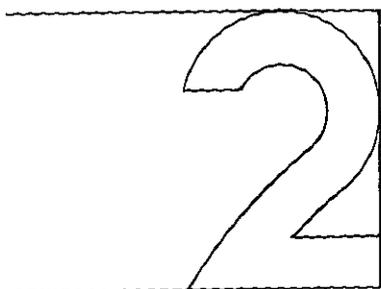


CAHIERS

METANOIA





CAHIERS METANOIA

1 9 7 5

revue trimestrielle

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	P. 3
COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS LOGION 3	p. 5
1975, ANNÉE DE LA FEMME ÈVE ET MARIE	p. 11
TEMPS LINÉAIRE ET TEMPS CYCLIQUE	p. 17
THOMAS ET LA GENÈSE DES CANONIQUES	p. 27
L'ÉVANGILE SELON THOMAS LA VERSION COPTE ET LA VERSION GRECQUE	p. 39
REVUE DE PRESSE	P. 43
UN DÉBAT TÉLÉVISÉ	P. 57
QUESTIONS ET RÉPONSES	P. 60
LES PROPOS DU VIEUX TCHENG	p. 64

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 46.74.30 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimé en France 6/75

Imprimerie Darantière
à Dijon
Dépôt légal n° 006/75

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un ASSOCIÉ, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

UN BATEAU QU'ON MET A L'EAU
pour la première fois suscite des sentiments mêlés : la curiosité des spectateurs s'allie aux espoirs et à l'émotion des responsables.

Le lancement de notre revue a connu des moments semblables. Cependant, l'accueil qui a été réservé à notre premier numéro nous permet d'ores et déjà de dire que nos espoirs ne sont pas déçus et que l'objectif peut être poursuivi avec confiance et persévérance.

Notre souci le plus préoccupant était d'élargir l'éventail des collaborateurs tout en maintenant contre vents et marées l'axe de notre recherche. L'invitation que nous avons lancée a été entendue. Les Associés, dont le nombre augmente, ont répondu à notre souhait ; ils nous écrivent, pas toujours pour nous exprimer leur accord ; ils nous posent des questions qui nous amènent à préciser, voire à approfondir, notre pensée ; ils nous proposent des textes comme celui qui clôt le présent Cahier ; ils nous font part de leur interprétation des logia de l'Évangile selon Thomas, et la vue pénétrante de certains va devenir un enrichissement pour tous dès le prochain numéro des Cahiers.

Nous tenons à ne laisser subsister aucune ambiguïté sur le sens et la portée de la recherche que nous poursuivons, dût-elle se traduire par des ruptures douloureuses. Du reste, si certains des aspects de cette recherche devaient paraître encore flous après la lecture de la trilogie, les Cahiers sont là pour mettre en lumière ce qui pouvait demeurer voilé. Il nous fallait, dans un premier temps, montrer le caractère totalement original du vrai message de Jésus par rapport à Israël d'une part et par rapport à la doctrine paulinienne d'autre part. La nature de l'enseignement ainsi dégagé se trouve être en harmonie et en concordance directes avec la fine fleur de la pensée orientale. Mais quel travail en chacun de nous pour transcender les interdits de la loi et de la morale enfouis jusque dans les couches les plus profondes de notre inconscient ! La recherche de notre véritable identité nous a donc astreints à un travail de « fossoyeur » que nous n'avons pas entrepris ni poursuivi de gaieté de cœur. Le présent Cahier comporte encore deux études sur les entraves que représentent pour nous un certain héritage judéo-chrétien. Tant que nous n'en

sommes pas entièrement libérés, nous ne pouvons espérer comprendre en profondeur l'enseignement de Jésus que nous offre l'Évangile selon Thomas. Celui-ci est complet en lui-même ; il forme un tout admirablement cohérent qui, convenablement interprété, peut nous conduire à l'Éveil.

La raison d'être des Cahiers est précisément l'approfondissement de cet enseignement. La tâche qui consiste à séparer l'ivraie du bon grain ne dure qu'un temps. Même si elle paraît empiéter sur le vrai travail positif, ne fallait-il pas s'y adonner ? L'interprétation des paroles de Jésus n'en sera que facilitée. C'est à cette œuvre que nous comptons réserver à l'avenir nos forces vives.

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 3

- 1 Jésus a dit :
- 2 si ceux qui vous guident vous disent :
- 3 voici, le Royaume est dans le ciel,
- 4 alors les oiseaux du ciel vous devanceront,
- 5 s'ils vous disent qu'il est dans la mer,
- 6 alors les poissons vous devanceront.
- 7 Mais le Royaume est le dedans de vous
- 8 et il est le dehors de vous.
- 9 Quand vous vous connaîtrez,
- 10 alors vous serez connus
- 11 et vous saurez que c'est vous
- 12 les fils du Père-le-Vivant;
- 13 mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître,
- 14 alors vous êtes dans la pauvreté,
- 15 et c'est vous la pauvreté.

LE LOGION 3 TROUVE NATURELLEMENT sa place après les deux premiers. L'esprit de recherche, aussi indispensable soit-il, peut néanmoins s'exercer dans des directions qui conduisent à des impasses. D'où la nécessité de recourir à un maître, un initiateur, un guide, ou, à défaut, à un enseignement authentique consigné dans des livres.

Le Messie des prophètes

Jésus nous met en garde contre les faux docteurs, qui ne sont autres que de mauvais guides. Quels étaient donc à l'époque de Jésus les guides « spirituels » juifs ? C'étaient surtout ceux qui scrutaient les Écritures pour y découvrir l'annonce de la venue du Royaume et qui invitaient le peuple à s'y préparer. Le Messie (de l'araméen *meschîkha*, l'oint, traduit en grec par *khristos*, le Christ), devait être, selon les prophéties, l'envoyé divin chargé d'établir le royaume de Dieu. Ce Royaume devait assurer le triomphe d'Israël et s'étendre à tous les peuples. Sa venue était considérée comme imminente. Le livre de Daniel, destiné à soutenir la foi et l'espérance des juifs persécutés par Antiochus Épiphane, était devenu le livre messianique par excellence. La réalisation des prophéties de Daniel marquerait la fin de l'oppression romaine. Le déroulement des événements messianiques ne pouvait manquer de se faire suivant les visions du prophète : « Voici, venant sur les nuées du ciel, comme un Fils d'homme. Il s'avança jusqu'à l'Ancien et fut conduit en sa présence. A lui fut conféré

empire, honneur et royaume, et tous peuples, nations et langues le servirent... »¹ A la venue du Royaume qui marquerait la fin des malheurs d'Israël était liée la résurrection des morts pour une vie ou un opprobre éternels². Les juifs pieux vivaient dans l'attente de la Fin imminente. Les Esséniens de la secte de Qumrân attendaient même sur un pied de guerre car le grand jour proche verrait l'écrasante victoire de la milice des Vaillants sur les troupes de Belial, « l'extermination fatale, définitive et sans pareille »³ de celles-ci. Fervents lecteurs de Daniel et d'Hénoch, ils vivaient dans une véritable psychose apocalyptique. Jean le Baptiste, Essénien lui-même, prêche la pénitence en vue du jugement qui verra le triomphe des Saints.

Comme les ascètes de Qumrân, les disciples de Jésus attendaient le Messie devant apparaître sur les nuées. Ils scrutaient le ciel, cherchant les signes précurseurs des événements apocalyptiques. Daniel nous montre le Fils d'homme s'avançant dans le ciel jusqu'au trône divin qu'il décrit ainsi : « Son trône était flammes de feu aux roues de feu ardent. Un fleuve de feu coulait, issu de devant lui. Mille milliers le servaient, myriade de myriades, debout devant lui. Le jugement se tenait, les livres étaient ouverts »⁴.

Dans l'Apocalypse, le Messie est représenté par l'Agneau⁵, immolé pour le salut du peuple élu. Il se tient également en présence de Celui qui siège sur son Trône. L'Agneau est aussi un des symboles majeurs de la christologie johannique. En effet, c'est Jean l'Évangéliste qui met dans la bouche de Jean le Baptiste cette parole : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde »⁶.

L'attente de l'Apocalypse

Le thème messianique marqué par des événements apocalyptiques est central dans les évangiles canoniques; il occupe aussi une place essentielle dans les spéculations de la secte de Qumrân. Chrétiens de la première heure et Esséniens de Palestine ont les mêmes sources et les mêmes visées : l'avènement du Messie, annoncé par les prophètes, doit assurer le triomphe et la domination universelle du peuple saint; cette notion du

1. Dn 7.13-14.

2. Dn 12.2; voir aussi II Maccabées 7.9 +; Ez 37.10 +; Is. 66.24.

3. Le Rouleau des Hymnes, Hymne F. 36.

4. Dn 7.9-10.

5. Ap. 5.12.

6. Jn 1.29.

peuple saint devant peu à peu évoluer chez les chrétiens, surtout sous l'influence de Paul, et embrasser d'autres nations que celle du peuple juif.

Après 2 000 ans, ce grand rêve d'hégémonie, de mobilisation générale, ce rêve proprement apocalyptique où doit se décider le sort du monde a quelque chose de prodigieusement utopique et d'extraordinairement délirant. Comment expliquer dès lors que, suivant le mot connu de Renan, le christianisme soit un essénisme qui a réussi ? Le délire fantastique n'est pas nécessairement incohérent. Il témoigne souvent d'un effort individuel ou collectif de restauration du monde, une tentative de reconstruction qui peut être durable. Le paranoïaque rebâtit l'univers en s'efforçant de modifier la réalité au profit de son leurre. En dépit de la fabulation, il n'y a pas de rupture au sein de la personne. Le moi ne révèle pas de failles apparentes dans sa volonté de puissance qui le fait infléchir l'événement à son profit. Le discours est logique, seulement il est construit sur des prémisses qui sont fausses car il y a au départ rupture avec le réel. Un jour ou l'autre la construction colossale révèle, malgré les remaniements — ou à cause d'eux — les vices de sa fondation. Ce qui est vrai pour l'individu l'est aussi pour les peuples.

Le christianisme, épris d'universalisme, connaît maintenant les revers de ses conquêtes. Ayant engendré l'expansion sous ses diverses formes, il est lié à la société de croissance qui conduit le monde à sa perte. Les lézardes de l'immense bâtisse sont de plus en plus apparentes.

Jésus annonce un Royaume nouveau

Jésus, transcendant l'espace et le temps, ne pouvait faire cause commune avec des esprits égarés dans les cauchemars de l'imaginaire. Il ne pouvait que prendre ses distances, dût-il en mourir, avec ce grand rêve délirant, qui mobilisait tous les esprits autour de lui. Aujourd'hui, à maints signes qui ne trompent pas, on s'aperçoit que le délire touche à sa fin. Oui, mais au prix de quels conflits, de quels drames et de quelles destructions ! On comprend que la tentative de démystifier le rêve et de démasquer les projections qui l'accompagnent provoque des sursauts de défense, de colère et d'indignation. Mais, malgré les escarmouches d'arrière-garde, une mutation profonde s'accomplit et l'enseignement de Jésus, qui a été dévié à l'origine, peut être compris et vécu par les hommes de notre temps orientés vers une quête fondamentale.

Nous avons fait les frais de la recherche d'un Royaume spatio-temporel; le bilan est lourd. Et pourtant nous étions prévenus :

- 2 Si ceux qui vous guident vous disent :
- 3 Voici, le Royaume est dans le ciel,
- 4 alors les oiseaux du ciel vous devanceront...

On ne pouvait mieux stigmatiser le délire fantastique des juifs de l'époque, délire qui habitait aussi — on ne le dira jamais avec assez de force et de netteté — les disciples eux-mêmes, à l'exception de celui qui s'est « enivré à la source bouillonnante » (Ts 13.14). Et on imagine la solitude du Maître qui parle un langage étranger aux siens. Il s'élève catégoriquement contre la croyance d'Israël en un Royaume promotionnel à venir. Il condamne ni plus ni moins le messianisme d'Israël passé, présent et à venir, et par voie de conséquence il s'insurge contre une cosmogonie, dont la force centrifuge incontrôlée et non contrebalancée par le mouvement opposé, conduit à la démesure et finalement à l'éclatement :

Le Royaume intérieur

Jésus nous donne le secret de la recherche :

- 7 Mais le Royaume est le dedans de vous
- 8 et il est le dehors de vous.

Vouloir localiser le Royaume serait le trahir. Il n'est pas plus dans l'espace que dans le temps. Il n'est ni dans le repli sur soi ni dans le devenir. Il est dans l'unité retrouvée lorsqu'on emprunte la voie qui unit les contraires. Les oppositions telles que Ciel-Terre, Espace-Temps, Vie-Mort, Esprit-Chair, Bien-Mal, etc. créent en nous des tensions si nous ne cherchons pas à les intégrer dans notre conscience. Le Royaume est au bout de la voie qui résout les antagonismes : long chemin que celui qui conduit à l'unité retrouvée. Au terme du voyage le pèlerin découvre l'état de l'enfant qui vit encore dans l'unité primordiale. Il est en harmonie avec lui-même et avec la création. Son centre vital — le hara comme disent les Japonais — coïncide avec le centre du monde. Il s'est ouvert à la vie universelle : le Royaume est le dedans de lui et il est le dehors de lui. Il connaît le Tout auquel il est identifié, comme il est connu par Lui :

- 9 Quand vous vous connaîtrez
- 10 alors vous serez connus.

Dans l'Évangile selon Thomas, Jésus s'appelle le *Vivant* comme il appelle celui dont il est issu le *Père-le-Vivant*. La possession du Royaume fait de nous les fils du Père-le-Vivant.

11 et vous saurez que c'est vous
12 les fils du Père-le-Vivant.

Mais si par malheur l'homme cherche à s'affirmer par des choix qui accentuent les oppositions qui sont en lui et hors de lui, alors il est en butte à la contradiction, à la confusion, aux frustrations. Il constate, déçu et dépité, qu'il ne fait pas le bien qu'il veut et commet le mal qu'il ne veut pas¹.

Ceux qui persévèrent dans le dualisme n'arrivent pas à se connaître. Ils sont les victimes d'un manque radical; ils sont eux-mêmes ce manque :

13 mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître,
14 alors vous êtes dans la pauvreté,
15 et c'est vous la pauvreté.

La progression à l'intérieur même d'un logion ainsi que d'un logion à l'autre est admirable. Tout s'ordonne et s'articule dans une cohésion et un dynamisme sans faiblesse. Jamais la pédagogie n'a été à ce point au service de la métaphysique. On ne peut parler de retour à l'Un, de recherche du Royaume sans évoquer ceux qui n'ont pas connu la division et qui sont encore dans le Royaume. C'est pourquoi Jésus parle, dans le logion 4, de l'homme âgé qui interroge un tout-petit de sept jours...

L'importance du logion 3 ne vous aura pas échappé. La place que nous nous devions de lui consacrer nous a amené à faire porter notre commentaire uniquement sur ce logion qui est à la croisée des chemins : celui d'un certain messianisme qu'a suivi le judéo-christianisme et celui du Royaume ici et maintenant que Jésus nous indique.

1. Rm 7.19.

1975

ANNÉE

DE

LA

FEMME

(suite)

ÈVE ET MARIE

Le christianisme, comme le judaïsme dont il est issu, est marqué par la divinité unique et transcendante. Le mystère de la Trinité sauvegarde le monothéisme car chacune des trois personnes divines, Père, Fils, Esprit, représente un seul et même Dieu. Cependant le Fils est à la fois fils de Dieu et fils de la Vierge Marie.

Marie, mère de Dieu, allait-elle combler le manque résultant de l'éviction de la Mère divine dans le monde juif ?

Ève

Pour répondre à cette question, il nous faut tout d'abord évoquer une autre figure de femme, car, si c'est par la Vierge Marie que fut inauguré le « salut », c'est par Ève, la première femme de la Bible, que le « péché » est entré dans le monde. Telle est du moins l'explication du mythe qui est communément enseigné. Or notre tâche n'est pas de chercher à restituer aux images et aux symboles leur signification métaphysique mais d'en donner l'interprétation du sens commun. Symbolisant le péché, et plus particulièrement le péché de la chair, elle devint l'image de la faute, à l'inverse de la Vierge qui devint l'image de la Vertu.

La Genèse nous donne deux récits de la création du premier couple qui semblent provenir de deux traditions indépendantes; le premier respecte l'androgynie primordiale : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. »¹ Le second récit révèle une dégradation du premier, il est déjà l'œuvre du mental qui amène la scission et rompt la complémentarité que nous suggère la tradition archaïque. Il y a passage de la vision à l'« interprétation théologique ». Ève devient un os surnuméraire d'Adam : « Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. »²

Ève nous est ensuite décrite comme l'agent du mal qui dépossède l'homme d'un bonheur perpétuel en l'invitant à manger du fruit défendu après en avoir mangé elle-même à l'instigation du serpent. Les redoutables paroles de Yahvé résonnent toujours à nos oreilles : « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi. »³

Essayons de nous imaginer un instant la petite fille qui prend contact avec l'« histoire sainte ». Elle apprend que la première femme provient d'un os surnuméraire d'Adam. Or le mythe est une histoire que l'enfant vit, dans laquelle il se reconnaît. Et c'est ainsi qu'on fabrique des névroses à l'âge où justement l'enfant est le plus vulnérable et le plus malléable.

Dès l'origine, le christianisme ne fait rien pour tenter de redresser une situation fort compromise. Il rappelle lourdement la réprobation originelle. « La femme... est le reflet de l'homme. Ce n'est pas l'homme, en effet, qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme, et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion, à cause des anges. »⁴ D'autre part, comme si le texte nous relatait une scène de ménage, nous lisons : « Ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme. »⁵

1. Gn 1.27.
2. Gn 2.21-22.
3. Gn 3.16.
4. I Co 11.7-10.
5. I Tm 2.14.

La chute dans laquelle nous entraîna la première femme devait rejaillir sur toute la descendance du premier couple. Notre corps n'est pas seulement le symbole du caractère périssable de notre condition; il devient chez beaucoup d'auteurs chrétiens, à commencer par saint Paul, le siège des passions et du péché¹. La chair sert finalement à personnifier le Mal².

La Vierge

Dans ces conditions, Marie, la mère du Christ, ne pouvait pas, pour enfanter Dieu, partager la condition de la femme juive, ni être assimilée à la Déesse réprouvée par le Dieu de Moïse. Elle devait être lavée de toutes les « souillures » attachées à la sexualité et à la fécondité aussi bien celles qui sont liées au cycle féminin que celles de la Mère-nature dans son perpétuel renouvellement des naissances et des morts. Il fallait que le culte marial se développât en dehors de toute référence à l'utérus, à la semence, à la germination, à la naissance et à la mort. On n'en trouve pas trace dans les épîtres de l'Apôtre. La Mère du Crucifié ne l'intéresse pas, pas plus du reste que la vie humaine de Jésus : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »³ Pour Paul, l'œuvre du rachat ne passe pas par la Vierge Mère; elle ne peut être inaugurée que par le Christ, tandis que Luc, qui tient à nous présenter d'une façon cohérente l'histoire de la Rédemption, a soin de nous relater les événements qui précèdent, entourent et suivent la naissance de Jésus. Nous lui devons l'Annonce à Marie — celle-ci figure aussi dans Matthieu mais d'une façon très succincte —, la Visitation, le Magnificat, la Naissance de Jésus, etc.

Il ne faudrait pas croire cependant que le culte marial se confonde avec les origines de l'Église. Ce n'est qu'au Concile d'Éphèse (431) qu'elle fut saluée comme « innocente et sans péché, immaculée, inviolée, sans tache, sainte d'âme et de corps, qui a fleuri comme un lis au milieu des épines, ignorante des mauvais penchants d'Ève »⁴. Néanmoins les Pères de l'Église étaient loin de s'entendre sur l'impeccabilité de Marie. Avant et après Éphèse, les controverses gravitaient surtout autour de la maternité divine.

En Occident chrétien, les dévotions mariales sont relativement tardives. Il faut attendre le Moyen Âge pour voir se développer la piété envers la Vierge. C'est du reste pour lutter contre le culte de la Dame des

1. Rm 7.14-25; 13-14; 2 Co 7.1; Ga 5.13 +.

2. Rm 8.7-14.

3. 1 Co 2.2.

4. *Patrologia Graeca* (Migne), Théodotus d'Ancyre, Homélie G.

cathares et des troubadours que l'Église instaure et répand les dévotions mariales. La Vierge reçoit le titre de Notre-Dame pour faire contrepoids à la Dame des Pensées de la tradition courtoise. Les théologiens voient en elle la médiatrice et la corédemptrice. Elle participe avec son Fils à la rédemption et au salut du genre humain. Elle est identifiée au Corps mystique du Christ qu'est l'Église. La préservation totale de la souillure du péché de la Mère du Christ est le corollaire de la sainteté de l'Église. Ce n'est pas par hasard du reste que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854 ait été suivie en 1870 de celle de l'infailibilité du pape.

Miraculeusement préservée de toute souillure, la Vierge ne pouvait connaître le sort des humains. Aussi les affres de la mort l'ont-elles épargnée. L'art chrétien nous la présente souvent montant au ciel. Cependant, l'Assomption ne devient dogme qu'en 1950.

La Vierge et la Déesse

En somme, la théologie chrétienne dut, tout au long de son histoire, lutter contre deux écueils également périlleux : d'une part, elle chercha à éviter, sans toujours y parvenir, que le culte rendu à la Mère divine ne devînt un culte d'adoration au même titre que celui de son Fils qu'elle aurait conçu, comme on nous l'enseigne, par l'opération du Saint Esprit; d'autre part, elle s'efforça toujours de dissocier — et ici encore avec plus ou moins de bonheur — la Vierge Mère chrétienne de la Déesse de la vie et de la fécondité. Il fallait à tout prix sauver le monothéisme issu du judaïsme. Si la doctrine y parvint grâce à ses formulations dogmatiques, la confusion persista dans la piété populaire. On ne chasse pas si facilement un désir inconscient de retour au giron maternel, qu'il s'agisse de l'utérus d'une mère humaine ou du sein de la terre. Tout homme porte en lui la nostalgie fondamentale de l'Unité, qui se traduit par l'aspiration au renouvellement dans le retour à la source même de la vie. On ne s'étonnera donc pas de voir, surtout dans les fêtes populaires, deux traditions, la païenne et la chrétienne, poursuivre chacune une évolution parallèle, s'influencer l'une l'autre et parfois fusionner, en dépit de la vigilance de l'Église. Cependant la Déesse considérée comme la mère de tout ce qui a trait à la fertilité, aussi bien chez les humains que dans le monde animal et le monde végétal, vit son influence contrebalancée par celle de la Vierge Mère identifiée non plus à la terre, à sa fertilité et à sa fécondité, mais au ciel, à sa pureté et à sa transparence. Cette orientation, au lieu de tempérer les

rigueurs du monothéisme, allait accentuer le divorce terre-ciel, chair-esprit, instinct-raison. L'angélisme sous ses diverses formes prit le pas sur les manifestations de la vie, à commencer par la sexualité. Celle-ci, surtout chez la femme, gardait une vie souterraine. Le plaisir était entaché d'une culpabilité qui appelait le châtement : d'où les tabous sexuels dont les journaux à la mode se complaisent à dresser l'inventaire. Le non-vécu sexuel était supporté tant bien que mal, plutôt mal que bien. Disons qu'il était toléré à cause des récompenses promises à la vertu dans l'au-delà.

L'héritage judéo-chrétien

Aujourd'hui, la sexualité quitte la clandestinité pour envahir la vie quotidienne; cette irruption est significative du refoulement que représentaient les astreintes morales. Mais qui dit irruption ne dit pas nécessairement libération, tant s'en faut ! L'inconscient individuel et collectif continue à porter le poids des menaces et des interdits. Il s'agit de l'explorer pour faire venir au grand jour ce qui est caché, emprisonné par de sacrosaints principes inscrits dans notre code génétique. Il faut exorciser les démons de la chair, « décompresser » les pulsions; et pour cela montrer que tout accomplissement véritable passe par l'acceptation en nous des forces vives qui s'inscrivent dans la vitalité cosmique en perpétuel état de renouvellement.

Ce qu'on est convenu d'appeler le Bien et le Mal fait partie intégrante de nous-même. Vouloir répudier l'un au profit de l'autre, nier la valeur des instincts, représente une utopie et une tromperie à l'égard de notre être véritable. Telle est pourtant l'impasse dans laquelle nous a conduits une religion qui a rejeté la dispensatrice de la Vie, la Déesse-Mère, et avec elle le culte lié à la fécondité et à la sexualité.

Faire notre autocritique, c'est remonter à l'origine de la scission du couple divin, scission qui empêche le retour à l'Un en nous maintenant sous l'empire du dualisme. L'amour du couple humain est à l'image de celui du couple divin. Celui-ci a vu l'un de ses partenaires sacrifié à l'hégémonie de l'autre. Le Dieu des nomades a annihilé la Déesse des agriculteurs.

Le culte de la Vierge Mère a tempéré les rigueurs de la loi, mais s'est montré inapte à assumer la sexualité, la fécondité et la mort. Nous sommes donc depuis Moïse, fait unique dans les annales des religions, orphelins de Mère. Nous n'avons donc pas pu nous structurer par rapport à un

utérus fécondé suivant les lois de la nature. Dans ces conditions, nous sommes désarmés pour affronter le père, vaincus d'avance, maintenus en état de servage, placés devant une alternative suicidaire soit dans la fuite soit dans une admiration puérile et béate. Comment dès lors s'assumer soi-même et assumer une vie de couple harmonieuse ?

Avec le Jésus de Thomas tout change. Le boisseau enfin soulevé, nous lisons : *Ma mère m'a engendré mais ma véritable Mère m'a donné la vie.*

Il se fait tard, mais il n'est pas trop tard pour nous guérir de notre psychose.

(à suivre)

*Les jours s'en vont
je demeure*

Apollinaire

TEMPS LINÉAIRE ET TEMPS CYCLIQUE

Nous vivons une époque de désarroi qui se traduit par des tentatives diverses et souvent contradictoires de sauvegarde et de protection. D'aucuns expriment leur nostalgie du « paradis perdu » par des efforts de retour aux sources ; d'autres voient le salut dans le devenir historique, dans le progrès indéfini. L'une et l'autre de ces deux attitudes relèvent de deux familles d'esprit opposées.

Devenir historique

L'insertion d'un Dieu dans l'histoire autorise et justifie l'optimisme dans le devenir historique. Cette cosmogonie est propre au judéo-christianisme qui a ignoré jusqu'aux temps modernes qu'il existait une autre conception du temps propre à la pensée orientale. Face à la Nature, et souvent contre elle, l'Occidental a affirmé son autonomie en donnant aux événements, à la nouveauté sous toutes ses formes, une valeur croissante.

Lorsque nous essayons de remonter le cours du temps historique, nous sommes amenés à constater qu'il a son origine dans l'intervention de Yahvé dans l'histoire, intervention qui peut être située dans le temps. Les commandements de Dieu furent transmis en un lieu et à une date donnés. A partir de ce moment précis, le temps dans lequel s'inscrit la théophanie devient sacré, il n'est plus réversible, il est devenu réfractaire à tout retour cyclique. On ne saurait trop insister sur cet événement unique dans les annales des religions.

Le peuple de l'Alliance

Après l'alliance du Sinaï, le peuple juif fut investi de la mission de protéger l'héritage légué par Moïse, et les prophètes cherchèrent à entrevoir la volonté de Dieu dans les événements historiques heureux et malheureux qui devaient forger le destin d'Israël. Quand le peuple juif vivait une période de paix et de relative prospérité, quand la terre de Canaan était « ruisselante de lait et de miel »¹, les Hébreux se tournaient, reconnaissants, vers la Déesse-Mère et se rapprochaient des Astartés proscrites, comme la Déesse, par le Dieu monothéiste. Mais les malheurs et les calamités, dont fut abreuvé le peuple juif tout au long de son existence, ne tardaient pas à venir. Les prophètes, qui se sont toujours montrés les gardiens farouches du monothéisme, menaçaient des colères de Yahvé le peuple qui céda trop facilement à l'attrait de la Déesse et au charme des Astartés. Leurs visions terrifiantes annonçaient l'inéluctable châtiement de Yahvé, et, lorsque les catastrophes arrivaient, ils disaient dans leur langage : « Je vous l'avais bien dit, Dieu vous a punis. » Alors les regards se tournaient vers Yahvé : « Nous avons péché; car nous avons servi les Baals et les Astartés; mais maintenant, délivre-nous des mains de nos ennemis, et nous te servirons. »² Les événements liés à l'histoire d'Israël apparaissaient de plus en plus clairement aux yeux des juifs comme des châtiments infligés par un Dieu vengeur et jaloux qui se révèle comme personnel, ordonne, punit, récompense. Bref, un Dieu providence qui, vu de l'extérieur, gouverne d'une façon arbitraire et exige une soumission aveugle qu'on a souvent appelée la *foi*.

La Promesse

Mais « rien n'est jamais acquis à l'homme »; le peuple oubliait les avertissements des prophètes et « faisait ce qui est mal aux yeux de l'Éternel » et le malheur s'abattait de nouveau sur lui, et de nouveau il faisait monter ses suppliques vers le ciel. Yahvé, par la bouche des prophètes, menaçait de rompre l'alliance, la rompait, la rétablissait ou annonçait une nouvelle alliance³; il promettait un rédempteur⁴ qui marquerait pour Israël la fin des malheurs et du péché et l'avènement du Royaume du Fils de l'homme annoncé par Daniel⁵. Ainsi, Dieu ne se contentait pas d'intervenir pour orienter le cours des événements, *il allait s'incarner* dans l'histoire. Le salut définitif d'Israël était désormais inscrit dans le devenir historique. Les théophanies occasionnelles de l'Ancien Testament se muaient en une théophanie totale, bien que totalement

1. Cette expression revient 17 fois dans l'Ancien Testament, dont 16 fois à propos de Canaan.

2. 1 Sam. 12.10.

3. Jér. 31.31.

4. Is. 59.20.

5. Dn. 7.14.

voilée puisque Israël n'a pas voulu voir dans le Christ le Messie annoncé par les prophètes. Du reste, suivant la vision de Daniel, il devait apparaître dans une apothéose céleste, d'où les signes que les disciples demandaient à Jésus afin de pouvoir le reconnaître comme le Messie. Cette venue devait s'accompagner du jugement dernier et de la résurrection des morts.

La réalisation de la Promesse

Alors que les juifs attendent le Messie qui marquera la fin des temps et l'abolition de l'histoire, les chrétiens affirment que le Christ, fils de Dieu, est venu, qu'il est ressuscité d'entre les morts et qu'il reviendra à la fin du monde pour juger les vivants et les morts.

On peut donc dire que, d'une certaine façon, le christianisme est plus encore que le judaïsme la religion de l'homme historique puisque son credo affirme que l'incarnation du Messie a eu lieu et que sa rédemption, inaugurée par la croix, se continue dans le temps jusqu'à la Parousie, alors que pour le judaïsme la venue du Fils de l'homme coïncidera avec l'abolition du temps historique. Mais, pour l'un comme pour l'autre, le devenir historique acquiert une valeur transcendante car il conduit à la réalisation individuelle et collective, il prépare à la vie éternelle en invitant à supporter avec résignation les misères de la terre. Il met l'accent sur demain, car c'est dans le futur que le temporel trouvera son couronnement.

Cette conception de l'histoire est tributaire d'un Dieu anthropomorphique, d'un Dieu providence qui intervient dans le temps et conduit à un salut post-mortem. Elle est liée à l'idée de progrès indéfini dans le temps que cette conception a elle-même engendrée.

Comme nous l'avons déjà souligné, l'existence d'un Dieu mâle, à l'exclusion de la Déesse-Mère, est propre au judéo-christianisme. Si aucune autre religion n'a éliminé la Déesse, la même constatation s'impose au sujet de l'insertion de Dieu dans l'histoire. Celle-ci est propre à la religion d'Israël et à la religion chrétienne qui en est issue. Toute les autres religions sont fondées sur une conception cyclique du temps.

Les malheurs de l'histoire

En période d'incertitude et de crise, lorsque le temps au lieu d'être une théophanie divine, même voilée, est générateur de troubles profonds qui amènent une remise en question de notre civilisation, lorsque les signes d'une dégradation générale deviennent perceptibles par tous,

alors on en vient à se demander si l'alliance privilégiée n'était pas uniquement un rêve de grandeur et si la doctrine de rachat, inscrite dans un certain contexte spatio-temporel, n'est pas une vaste entreprise de camouflage de notre condition véritable. Il n'est pas nécessaire d'être futurologue pour prévoir où nous mène une notion de salut qui porte en elle, comme toute entreprise paranoïaque, les propres ferments de sa destruction. Celui qui veut *faire l'histoire* risque fort de perdre plus tôt qu'il ne pense le contrôle de ses réalisations dominatrices; il fait penser à un vaisseau spatial qui, ayant échappé à la vigilance et aux injonctions des cerveaux électroniques, poursuit jusqu'à la déflagration sa ronde folle.

On comprend dès lors le souci unanime des sociétés traditionnelles, à l'exception de la société occidentale issue du monde judéo-chrétien, de refuser le temps linéaire dans lequel s'inscrit le devenir historique, d'opposer une fin de non-recevoir à une histoire continue sans régulation, c'est-à-dire sans souci de retour au point d'où l'on est parti.

Jésus et le Royaume

Les sociétés primitives avaient la nostalgie de ce retour périodique au temps mythique des origines, nostalgie qui s'exprimait, comme nous le verrons plus loin, de multiples façons. L'Occident n'a pas manqué de faire du Christ le couronnement du devenir historique, mais une étude attentive des dits de Jésus, non pas de ceux qui ont été mis dans sa bouche pour justifier la réalisation des prophéties, mais de ceux qui sont réellement sortis de sa bouche dans leur pureté originelle, nous montre le souci constant du Maître de nous éviter les pièges d'un salut à venir. Le logion 3, qui fait l'objet d'un commentaire dans le présent Cahier, ne laisse subsister aucune ambiguïté sur l'attitude de Jésus envers le Royaume à venir annoncé par les prophètes : vouloir en faire un événement destiné à s'inscrire dans le temps, c'est, dans la pensée de Jésus, se condamner à ne jamais le connaître. Le Royaume transcende le temps : il ne peut s'y inscrire. Il transcende également l'espace; on ne peut donc dire d'où il vient : « Le Royaume est le dedans de vous et il est le dehors de vous. » Le logion 113 confirme, si besoin est, avec précision et avec force le logion 3 :

Ses disciples lui dirent :

le Royaume, quel jour viendra-t-il ?

Il ne provient pas d'une attente.

On ne dira pas :

voici il est ici !

ou voilà il est là !
Mais le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas.

Le devenir historique laisse la place aux rêves de promotion, de conquête, d'hégémonie; Jésus voudrait soustraire ses disciples à une emprise aussi trouble. A leur question :

Quel jour
le monde nouveau viendra-t-il ?

il répond :

Ce que vous attendez est venu
mais vous, vous ne le connaissez pas.

L'éloignement de la Source

L'attente de l'événement nous projette hors de nous-mêmes et nous expose aux sollicitations aliénantes du dehors; nous obéissons alors à la force centrifuge qui nous éloigne de plus en plus et de plus en plus vite du point de départ. L'exemple de la roue, qui est souvent évoqué dans le bouddhisme, prend ici toute sa signification. Le point situé exactement au centre du moyeu échappe à la force centrifuge; il est immobile. Par contre, au fur et à mesure de l'éloignement du centre, la force va en augmentant. La création obéit aux mêmes lois. Issue de l'Un, elle se diversifie grâce au dynamisme qui l'anime. Plus elle est encore proche de la Source, plus elle en subit l'attrait, comme le petit enfant qui vient de naître est encore lié à sa mère par toutes les fibres de son être. L'éloignement donne l'impression d'autonomie à tel point que la nostalgie de l'Unité primordiale peut être noyée dans l'attrait de l'événement. A la limite, il n'y a plus que l'événement qui compte. Mais l'insécurité dans laquelle il nous plonge en nous coupant de nos racines tend à devenir angoissante. Si à ce moment-là l'effort de retour s'avère impossible — si l'homme âgé n'est plus à même d'interroger un tout petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la vie (cf. log. 4), alors commence la course folle sur la trajectoire de la spirale dans le sens de son déploiement. Le stade de non-retour dépassé, on ne peut plus envisager de salut que dans le déroulement temporel. La peur de l'inconnu se traduit alors par le besoin de s'en remettre à un Dieu tout-puissant protecteur et jaloux, vengeur et dispensateur de promesses, bref un Dieu providence qui intervient dans

le cours des événements. Le besoin suprême de protection engendre la promesse suprême, celle de l'annonce d'un Messie qui prend en main le destin de l'homme : un Dieu se laisse attendrir par notre pauvre histoire; il nous envoie pour la racheter son propre Fils qu'il laisse délibérément assassiner afin que nous puissions être sauvés par son sang rédempteur.

On comprend que Jésus n'ait pas voulu entrer dans un processus dont l'aboutissement ne peut être que catastrophique. On comprend qu'il insiste avec force et autorité sur la seule issue viable qui s'offre à nous : le retour à l'Un. Or ce retour, comme le mot le dit, engendre un mouvement qui s'exerce exactement à l'inverse de celui du temps historique. Autrement dit, en termes familiers, pour rentrer à la maison, il nous faut faire demi-tour. Nos lecteurs n'auront pas de mal à repérer dans l'Évangile selon Thomas les dits de Jésus qui invitent au retour à l'Un, à l'identification au Père-le-Vivant, à la recherche du Royaume intérieur, etc.

Le temps cyclique

Ce ne sont pas les scientifiques qui contrediront nos réflexions sur le caractère artificiel et périlleux du devenir historique lié à la croissance sans frein et à la production incontrôlée des « biens de consommation » qui ne tarderont pas à nous asphyxier. Des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent dans le monde savant pour crier casse-cou ! Une fois de plus la réflexion scientifique, à l'inverse de la philosophie et de la théologie, rejoint les conceptions des sociétés traditionnelles sur le danger du temps historique. Celles-ci, quelles qu'elles soient, ont toujours cherché à rejeter le temps profane, à l'abolir. Au lieu d'affirmer leur autonomie face à la Nature, elles ont manifesté par leur genre de vie, par leurs fêtes saisonnières ou annuelles le désir inconscient de retour au giron de la Mère, exprimant l'aspiration à l'unité cosmique par le renouvellement. Le culte de la Déesse témoigne chez tous ces peuples du besoin de participer intensément au mystérieux processus de la sexualité, de la fécondité, de la procréation, processus commun à tous les êtres vivants. Comme les semences avant de germer se perdent dans la nuit souterraine, ainsi les hommes des sociétés archaïques cherchaient dans la *fête* l'abolition des normes du temps qui forgent les individualités; ils recherchaient la réintégration à l'état primordial. Les rites de la régénération donnaient souvent lieu à des orgies où les hommes se fondaient dans l'anonymat en une seule unité vivante. Les carnivals avec leurs bals masqués ne sont que des survivances des bacchanales et des saturnales des Anciens...

Les dangers de l'interprétation
des symboles

La Métaphysique est notre
vérification

On pourrait nous objecter que nous ne savons pas lire les symboles dont sont remplies les Écritures juive et chrétienne et qui témoignent justement du souci d'interpréter les signes du temps. Il reste à savoir si l'ouverture que nous offrent les symboles, les images et les rites sont un moyen d'accéder à la Réalité ou s'ils sont autant de moyens d'évasion. Or, sur un vaisseau condamné à la dérive, les hommes en sursis peuvent s'étourdir de multiples façons, à commencer par chercher des *clés* qui, comme nous le disait avec beaucoup d'humour une femme de notre Association, n'auront jamais la serrure correspondante. La lecture des symboles est une opération d'ordre mental; elle n'est pas inconciliable avec la métaphysique; mais elle est perfectible comme le sont les sciences : l'interprétation de X ne concordera pas nécessairement avec celle de Y. Nous connaissons deux symbolistes dont les vues sont farouchement opposées sur des textes bibliques précis. Chacun croit détenir la vérité et savoir interpréter les textes qui annoncent le salut d'Israël. Faut-il redire que la connaissance métaphysique transcende les connaissances des symbolistes ? La Réalité qu'elle nous enseigne est d'ordre universel. Ce n'est pas nous qui la découvrons, c'est elle qui nous éclaire, comme le soleil qui monte derrière l'horizon : lorsque le soleil s'en va, la lumière aussi disparaît. Or le danger de la symbolique, comme de toutes les sciences, c'est d'alimenter les prétentions de l'ego à connaître l'Inconnais-sable, à saisir l'Insaisissable, alors qu'il s'agit pour cet ego de devenir, suivant l'expression de Maître Eckhart, le néant qu'il est : « Aucune image, en effet, ne nous ouvre la Déité ni l'être de Dieu. Si quelque image ou similitude demeurerait en toi, jamais tu ne deviendrais un avec Dieu. »¹ En d'autres termes, ce n'est pas l'image qui éclaire l'au-delà de l'image, c'est-à-dire le Principe qui se manifeste en elle, mais c'est le Principe lui-même qui vise le chercheur à travers l'image. Cette correspondance ne peut jouer que dans la perspective du retour à l'Un. Celui qui est dans le champ visuel dans lequel se situe aussi l'image obtient la vision dans laquelle l'image se dissout. Autrement dit, il ne s'arrête pas au doigt qui montre la lune parce que l'objet de sa recherche ce n'est pas le doigt mais la lune. Jésus nous indique comment transcender les images :

Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière (log. 83).

1. Maître Eckhart, Sermon : Surrexit autem Saulus...

La vision abolit non seulement l'image mais aussi le « chasseur » d'images : « Toutes les créatures sont un pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont petites ou n'importe quoi : elles sont un pur néant. Ce qui ne possède pas l'Être, cela est néant. Or, aucune créature n'a l'Être, car son être dépend de la présence de Dieu. Que Dieu se détourne un instant de toutes ses créatures et elles s'anéantiront. »¹

Maître Eckhart est le seul occidental à nous avoir donné une conception métaphysique de la « manifestation universelle ». L'idée de *création*, propre à la théologie chrétienne, a pour corollaire la conception d'un Dieu distinct de son *œuvre* dont le rôle démiurgique s'exerce sur une « matière » extérieure à lui à la façon des êtres individuels, ce qui a pour effet de donner naissance à un dualisme radical. C'est évidemment le judaïsme qui est à l'origine de cette nouvelle cosmogonie dont le christianisme a hérité. Elle constitue un non-sens métaphysique et fausse d'emblée la signification des symboles en maintenant le dualisme entre sujet et objet. La métaphysique nous enseigne que le Monde, si l'on entend par ce mot l'ensemble de la manifestation universelle, ne peut se distinguer du Principe qu'en mode illusoire. Retourner au Principe, origine et fin de tous les êtres, tel est le but qui nous assigné. Toute étude des symboles qui n'aurait pas constamment en vue cette vérité première contribuerait à fourvoyer le chercheur. Tenter d'approfondir la signification des symboles sans l'éclairage préalable de la métaphysique, c'est se condamner à errer comme le marin privé d'instruments de navigation.

Il importe de rappeler certaines notions de base à un moment où les hommes, pris de vertige devant les valeurs qui s'effondrent, cherchent dans la symbolique des valeurs-refuge, comme si elles pouvaient nous donner les clés de la gnose que seule détient la métaphysique.

Le temps de l'apocalypse

Le monde judéo-chrétien a vécu tendu vers la théophanie de l'histoire. Nous sommes déjà dans les temps de l'apocalypse. Mais nous en espérons de moins en moins un salut qui serait au bout du temps historique. Celui-ci n'échappe pas aux malheurs qui menacent la planète. Il devient incongru de le parer des promesses des scientifiques. La promesse elle-même d'un Rédempteur au terme d'une accélération de l'histoire tend de plus en plus à revêtir le caractère d'une prodigieuse utopie. Au lieu de

1. Maître Eckhart, Sermon : Omne datum optimum datum.

déboucher sur une théophanie, l'histoire semble devoir se terminer en catastrophe. Faudra-t-il que toutes les fuites dans le devenir historique soient devenues suicidaires pour que l'homme de notre temps s'avise à chercher la réalisation dans l'ici et maintenant ? Il n'est pourtant pas nécessaire d'être prophète pour constater d'ores et déjà que, sans le message de Jésus qui porte en lui le pouvoir de notre régénération, le monde occidental et le monde oriental qui a emboîté le pas derrière lui perdent chaque jour davantage leurs chances de salut.

THOMAS

ET LA GENÈSE

DES ÉVANGILES CANONIQUES



DANS LE NUMÉRO PRÉCÉDENT, nous avons situé historiquement et géographiquement les documents connus les plus anciens à partir desquels fut constitué le texte grec de base des quatre évangiles. Nous avons vu que les premiers témoins acceptables de ces évangiles dataient de la fin du II^e et du début du III^e (Bodmer et Chester Beatty). Dans le présent cahier nous allons avoir recours à un autre moyen d'approche afin de cerner de plus près la date approximative de la composition des textes canoniques dans leur version définitive. Il consistera à étudier les citations des premiers écrivains ecclésiastiques. Voici les dates moyennes de leurs écrits telles qu'elles ont été établies par l'ensemble des historiens.

	50	Jacques († 62)	: 1 ^{re} épître
	51	Paul († 67)	: épîtres aux Thessaloniens
	56	Paul	: épître aux Philippiens
	57	Paul	: épître aux Corinthiens, épître aux Galates
	58	Paul	: épître aux Romains
	61-63	Paul	: épître aux Colossiens, aux Éphésiens, à Philémon
	64	Pierre († 67)	: 1 ^{re} épître
	65	Paul	: 1 ^{re} épître à Timothée et à Tite
	67	Paul	: 2 ^e épître à Timothée
	70-80	Jude	: épître — 2 ^e épître de Pierre
	90-95	Jean († 100)	: épîtres
	97	Clément de Rome	: 1 ^{re} épître aux Corinthiens
avant 100 ?			: Didaché
	117	Barnabé	: Épître
	105	Ignace d'Antioche († 107)	: lettres
après 110	110	Polycarpe († 156)	: lettres aux Philippiens
	130	Papias	: Explication des sentences du Seigneur
	140	Pseudo-Clément	: 2 ^e épître aux Corinthiens
	150	Auteur inconnu	: Homélie clémentine
		Justin († 165)	: 1 ^{re} apologie, Dialogue avec Tryphon
après 172	172	Tatien	: Évangile concordant (Diatessaron)
	180	Théophile d'Antioche († v. 190)	: trois livres à Autolycus
après 180	180	Irénée († v. 208)	: contre les hérésies
	200	Canon de Muratori	

Muratorori

Il semble que les 4 évangiles soient pour la première fois nommés ensemble dans le fragment de Muratori du nom du bibliothécaire qui le découvrit en 1740 à Milan. Il donne la liste des livres que l'église de Rome tenait pour sacrés, soit 22 livres sur les 27 du Nouveau Testament et quelques « apocryphes ». On le date habituellement vers l'an 200, mais nous ne savons pas sur quelle base scientifique. En fait ce n'est qu'au IV^e siècle que cette liste est définitivement sûre. Des catalogues en ont été découverts datant de 359 (en Afrique), de 363 (en Phrygie), de 367 (en Égypte, publié par Athanase), de 382 (concile romain du Pape Damase). Le concile de Carthage, en 397, établira la liste définitive, telle qu'au XVI^e siècle, en face du protestantisme, le concile de Trente la reprendra.

Irénée

Le premier auteur à avoir parlé des quatre évangiles en tant que tels fut Irénée : « Il y a quatre régions du monde, il y a aussi quatre vents généraux ; or l'Église est répandue sur toute la terre ; l'Évangile est la colonne et le soutien de l'Église, son esprit de vie ; il était donc naturel que cette colonne fût quadruple, que cet esprit soufflât des quatre points de l'horizon. C'est pourquoi le logos, auteur de toutes choses, nous a donné le quadruple Évangile. » Irénée précise par ailleurs que l'Évangile de Matthieu avait été écrit en langue hébraïque (Haer. 3.1) comme devait le mentionner également Origène (v. 183-v. 254), Eusèbe (295-359), Épiphane (315-403), Jérôme (347-420), etc. Il convient de noter également que la première citation d'un passage du 4^e Évangile sous le nom de Jean se trouve dans Théophile d'Antioche vers l'an 180. Celui-ci, dit-on, essaya de réunir en un seul corps les livres des quatre évangélistes. Mais c'est Tatien, disciple de Justin, contemporain d'Irénée qui offrit le premier essai de coordination des Évangiles. D'après ce que rapporte Eusèbe : « il avait cherché à établir entre les divers évangélistes une certaine suite et une certaine liaison, et avait ainsi composé ce qu'il appelait l'Évangile selon les quatre (τὸ διὰ τεσσάρων εὐαγγέλιον). Quelques brefs passages du « Diatessaron » aujourd'hui perdu sont cités par Éphrem de Syrie. Il fut en usage dans l'Église syriaque jusqu'au V^e siècle. On rapporte qu'à la même époque, un évêque de Cyrus retira de son diocèse 200 exemplaires de l'Évangile de Tatien et le remplaça par des textes canoniques.

Le cinquième et dernier traité d'Irénée contre les hérésies et que l'on peut estimer avoir été écrit à la fin du II^e siècle ou au début du III^e fait 345 citations et 300 allusions à des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce sont les prophètes — Isaïe, Jérémie, Baruch, Ezéchiel, Daniel — qui sont cités avec le plus de précisions (54 fois contre 10 allusions). Ils sont nommément évoqués plus de 20 fois. Les épîtres pauliniennes sont distinctement désignées près de 30 fois et Jean 6 fois à propos de l'Apocalypse. Cependant on ne trouve qu'une fois les noms de Jean et Luc¹ associés à un texte évangélique bien que 155 citations ou allusions soient faites de passages identiques ou proches de ceux de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Et encore dans le premier cas il s'agit du tout début de l'évangile attribué à Jean (Jn 1.1-3 : au début était le Verbe...) et dans l'autre d'un mélange de Mt 4.9 et Lc 4.6-7. Le texte attribué à Marc n'est cité qu'une fois et encore s'agit-il d'une péripécie similaire à celle de Matthieu (Mc 3.27 // Mt 12.29). Les citations d'Irénée sont parfois mal assurées. Témoin le passage suivant : « Le Seigneur, dit l'Écriture, prit la main du mort et dit à celui-ci : Jeune homme, je te le commande, lève-toi ! Et le mort se dressa sur son séant. Le Seigneur alors ordonna de lui donner à manger et le rendit à sa mère » (Mt 9.25 ;

¹ « Jean dans son Évangile » (Haer. 18.2) ; ainsi que Luc le rapporte (Haer. 21.2).

Lc 7,14-15 et 8,55). Le commentateur explique : « Ce passage est curieux au plus haut point, car il télescope en un récit unique des éléments provenant de deux récits évangéliques distincts, l'un relatif à la fille de Jaïre, l'autre relatif au fils de la veuve de Naïm... Ce télescopage des deux récits évangéliques est d'autant plus surprenant que, au début de ce paragraphe, Irénée distinguait expressément les deux cas... Il y a là une petite énigme que, pour notre part, nous nous avouons impuissant à résoudre de façon satisfaisante. »

Pour l'instant rien ne nous indique que le montage des évangiles tels que nous les connaissons était définitivement fait vers la fin du II^e siècle. Tout au plus peut-on retenir que trois noms sous lesquels ils étaient destinés à être connus dans l'avenir étaient déjà sélectionnés à cette époque. Marc n'apparaît pas encore ; quant à Matthieu, Irénée ne le mentionne qu'à propos d'un évangile écrit en langue hébraïque. Ce n'est donc peut-être pas une coïncidence que le plus ancien papyrus grec donnant de larges fractions des évangiles (Bodmer II vers 200) ne contienne que des passages de Luc et de Jean. Rappelons aussi que le plus ancien papyrus connu (Ryland 457 vers 150) est un petit fragment de Jean. En fait, tout se passe — et certains critiques modernes adoptent ce point de vue — comme si Luc et Jean venaient en premier contrairement à la thèse officielle qui place tantôt Marc tantôt Matthieu : rappelons pour mémoire que ce sont les sentences rapportées par Luc qui dans l'ensemble se rapprochent le plus de l'Évangile selon Thomas.

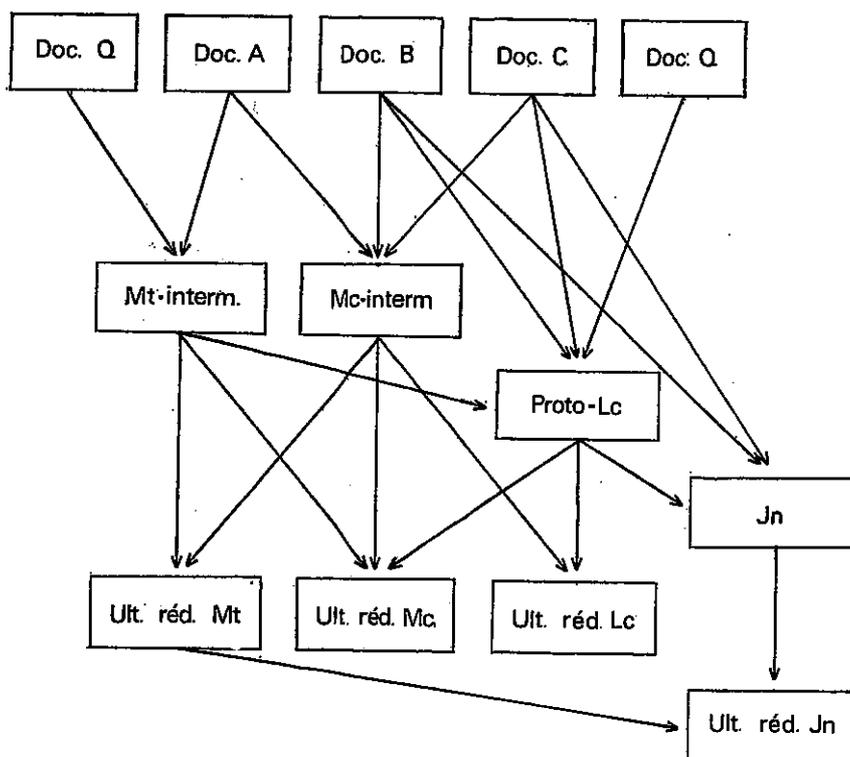
Justin et les Homélies clémentines

En remontant dans le temps nous trouvons les écrits de Justin — que d'aucuns considèrent comme le premier grand apologiste chrétien — et les Homélies clémentines qui furent un moment attribuées à Clément de Rome, d'où leur nom. Bien que les exégètes aient relevé 150 correspondances entre les évangiles synoptiques et ces textes, ceux-ci ne contiennent aucune référence à Matthieu, Marc et Luc. En fait le développement précédent montre qu'il ne pouvait en être autrement. Quant aux professeurs de l'École biblique de Jérusalem, ils avancent avec leur habituelle rigueur scientifique : « Lorsqu'un même auteur cite à plusieurs reprises un même texte évangélique sous une forme identique, différente de celle des évangiles canoniques, il existe de fortes chances pour qu'il dépende alors d'un texte différent de celui des évangiles canoniques. La preuve est encore plus forte lorsqu'il s'agit de différents auteurs dont les citations évangéliques offrent entre elles des affinités plus ou moins nombreuses.

« On a remarqué précisément, depuis longtemps, que Justin et l'auteur des Homélies clémentines suivaient un texte évangélique apparenté, distinct de celui des évangiles canoniques (voir par exemple la « règle d'or », au chapitre 71). Mais leur texte est souvent connu d'autres auteurs. Ainsi, au chapitre 57, il existe un accord remarquable, contre Mt 5,37, entre Justin, Homélies clémentines, Clément d'Alexandrie, Épiphane, sur une forme de texte connue déjà de Jc 5,12 et de 2 Co 1,17. Au chapitre 110, des variantes importantes du texte concernant la connaissance réciproque du Père et du Fils se lisent, non seulement chez Justin et Homélies clémentines, mais encore chez Marcion, Tatien et Épiphane. On peut ainsi établir tout un réseau de correspondances entre les citations de ces différents auteurs (cf. aux chapitres 50, 55, 59, 101). Se trouve-t-on en présence d'une forme de texte dérivé directement de celle des évangiles canoniques ? On peut en douter. Au chapitre 53, par exemple, l'accord entre Marcion, Homélies clémentines, Clément d'Alexandrie et Épiphane rejoint une forme de texte connue de l'évangile des Hébreux. Au chapitre 52, la citation

faite par Homélies clémentines recoupe le texte de l'évangile de Thomas. Au chapitre 39, Tatién et Clément d'Alexandrie cite Marc 1.44 selon une forme plus courte qui se retrouve dans Egerton 2. Ce ne sont là que des exemples que l'on pourrait multiplier. On est alors en droit de se demander si, grâce au témoignage de ces auteurs anciens, il ne serait pas possible de retrouver parfois une forme de la tradition évangélique plus ancienne que celle qui a été conservée dans les évangiles canoniques. Les notes du second volume tiendront compte de cette possibilité. »

En effet le second volume comporte une douzaine de notes qui montrent que Justin et éventuellement les Homélies clémentines dépendent directement soit d'un recueil de logia ou du document Q, soit du document A, soit du Matthieu intermédiaire. Afin de mieux suivre les professeurs de l'École biblique de Jérusalem dans leur démonstration, nous reproduisons ci-dessous le tableau qu'ils ont fait paraître dans la 2^e partie de leur synopse (commentaires).



Notons par ailleurs que Justin faisant, allusion à un recueil de sentences de Jésus, précise que celles-ci sont courtes et laconiques. L'Apocalypse de Jean est le seul écrit qu'il cite. Certains commentateurs pensent que ce serait l'un des plus anciens textes canoniques contrairement aux thèses officielles qui le placent en dernier.

Papias

En remontant le cours du temps, nous arrivons à Papias dont l'œuvre en cinq volumes : « Commentaires sur les discours du Seigneur » est perdue. On n'en connaît que les citations qu'en donne Eusèbe (HE 3.39). Papias étant souvent évoqué en tant que témoin des Évangiles de Marc et de Matthieu, nous ne pouvons faire mieux que

de reproduire des extraits d'un article : « Papias et l'authenticité des Évangiles » que vient de nous faire parvenir M. Jean Torris et qui parut dans les « Cahiers du cercle Ernest Renan », janvier 1968.

« Si Papias parle bien en effet de ces deux évangélistes, il ne leur attribue nullement les deux évangiles qui portent aujourd'hui leurs noms... Que nous rapporte Papias de Marc ? Uniquement ceci que Marc, interprète de Pierre, a mis par écrit exactement, mais sans ordre, ce qu'il a su des enseignements de l'apôtre. Est-ce là le signalement de l'évangile tel que nous le lisons ? Absolument pas ! Loin d'être désordonné notre évangile manifeste au contraire, de la prédication du Baptiste au Tombeau vide, une progression logique... Alors de quoi Jean l'Ancien a-t-il bien pu parler à Papias ? Très probablement de ce qu'on appelle la source pétrienne du second évangile, ou bien des « Mémoires de Pierre » dont a parlé Justin. De toutes façons une chose est sûre : Eusèbe a été trop vite en besogne et s'est trompé en attribuant à Jean l'Ancien et à Papias la connaissance de notre évangile. »

Au sujet de Matthieu nous avons mentionné dans le premier Cahier Métaoia, page 32 le propos suivant de Papias toujours rapporté par Eusèbe : « Mais Matthieu reproduisit en conséquence en langue hébraïque les logia que chacun interprétait comme il pouvait. » Enfin M. J. Torris conclut :

« Il ressort de nos textes que Papias n'a connu **aucun** de nos Évangiles. Les deux considérations suivantes permettent de l'affirmer :

1) Si Eusèbe lisant Papias y avait trouvé mention de nos évangiles il l'aurait certainement fait savoir. Il était trop à l'affût de ce qui pouvait asseoir l'autorité des évangiles devenus canoniques pour perdre une aussi belle occasion d'établir leur ancienneté, leur apostolicité. Si loyalement il ne l'a pas fait c'est que Papias ne lui en a rien dit.
2) Si d'autre part Papias avait **connu** nos évangiles nul doute qu'il en aurait parlé ; il n'aurait pas seulement parlé de deux de leurs sources. Il était profondément imbu de la supériorité de la tradition orale : « Je ne pensais pas, écrit-il, que les choses qui proviennent des livres fussent aussi utiles que ce qui vient d'une parole vivante et durable. » C'est dans la perspective de cette préférence qu'il faut entendre ses paroles sur Marc et Matthieu : « Voyez Marc, pouvait-il dire, c'est exact mais désordonné ; voyez Matthieu, c'est en araméen, on a du mal à le comprendre... » Si Papias avait eu connaissance de nos évangiles écrits en grec et autrement composés aurait-il pu en ce débat se dispenser de les examiner, de les juger ? C'est improbable ! S'il n'en parle pas c'est qu'il ne les a pas connus ! »

Polycarpe

Puis nous trouvons Polycarpe. Cinq passages de son épître aux Philippiens considérés comme sans intérêt peuvent être rapprochés de versets évangéliques. Il ne mentionne aucun Évangile ; par contre il cite la 1^{re} épître de Jean.

Ignace d'Antioche

D'Ignace d'Antioche nous possédons huit lettres dont une vingtaine de passages peuvent être rapprochés des Évangiles. Il ne précise pas ses sources.

La Didaché et l'Épître de Barnabé

Nous arrivons ensuite à la Didaché et à l'épître de Barnabé. La Didaché, du grec διδασχία, signifie enseignement et dans le cas présent doctrine. Cet écrit fut utilisé par Clément d'Alexandrie et mentionné par Eusèbe et Athanase (v. 295-v. 373) sous

le titre de « Doctrine des Apôtres ». La critique moderne voyait dans cet ouvrage qu'elle croyait perdu, le noyau primitif des « Constitutions apostoliques ». Plusieurs de ces écrits ont pour patrie l'Égypte où « la Doctrine des apôtres » eut un très grand crédit. Une compilation du III^e siècle allait être connue en France sous le nom de « Constitution apostolique égyptienne ». Ces Constitutions sont un recueil d'ordonnances ecclésiastiques, contenant les règles à suivre par rapport au gouvernement de l'Église, à l'ordre du culte, à la discipline, etc. La plupart de ces ordonnances et de ces règlements nous sont donnés sous la forme de décisions prises par le corps des apôtres et la tradition en attribue la rédaction à Clément de Rome. Les Constitutions se divisent en huit livres et l'on pense que les six premiers n'ont pas été écrits avant la fin du III^e siècle et les deux autres au IV^e siècle. Un auteur du siècle dernier (Cunitz) pensait qu'elles ne sauraient remonter au-delà du V^e siècle. Elles ont été éditées à Venise en 1563. Quelques exégètes ont tenté de retrouver le texte de la Didaché (Doctrine des apôtres) à travers les Constitutions apostoliques ; d'autres déclaraient cette tâche impossible : tandis que la critique en était réduite à des hypothèses, un métropolitain de l'Église grecque, Philothée Bryennios, alors évêque de Sènes (Roumélie), vers 1873, découvrait au Phanar de Constantinople, dans la bibliothèque dite du Saint-Sépulcre, un manuscrit petit in-8^o sur parchemin, daté de Jérusalem, an de grâce 1056. Ce manuscrit renfermait 1) la Synopsis de l'Ancien Testament de Jean Chrysostome ; 2) l'Épître de Barnabé ; 3) et 4) la première et la deuxième Épître de Clément de Rome ; 5) un ouvrage intitulé : **Didaché des douze apôtres** ; 6) et 7) des fragments d'épîtres d'Ignace. Plus tard, Bryennios, devenu métropolitain de Nicomédie, publia à Constantinople (1883) la Didaché des douze apôtres, avec une introduction, des notes et des variantes relatives au texte de Clément. La critique ne s'était pas trompée dans ses hypothèses sur cet écrit : on a pu s'assurer qu'il se retrouvait dans le 7^e livre des Constitutions apostoliques mais mutilé, dénaturé, modifié dans le sens catholique.

La Didaché est une sorte de livre d'Église, manuel très court, rédigé certainement de manière à pouvoir être appris par cœur et où se trouve le nécessaire pour la constitution et le fonctionnement d'une communauté chrétienne. Il se compose de seize chapitres, mais se divise naturellement en deux parties. La première qui va du chapitre I^{er} au chapitre VII expose les règles de la morale sous la forme de deux chemins ou deux voies : la voie du bien qui mène à la vie, celle du mal qui mène à la mort. La seconde partie traite du culte. La Didaché a quelques rapports avec l'Épître de Barnabé. Ainsi, on trouve dans cette épître une description des deux voies, relativement courte, et qui coïncide presque entièrement avec des passages de la première partie de la Didaché. Les critiques se sont demandé lequel des écrits avait emprunté à l'autre. Dans la mesure où ils considéraient contre la tradition patristique que la lettre de Barnabé n'était pas l'œuvre de l'apôtre († 67) et avait été rédigée à la limite des deux premiers siècles, ils faisaient tantôt remonter la Didaché à la 2^e moitié du I^{er} siècle tantôt à la 1^{re} moitié du II^e. Cependant cette seconde hypothèse ne peut plus être soutenue à partir du moment où l'on estime que la Didaché dépend, comme on le verra ultérieurement, d'un écrit juif (les Deux Voies). En effet le but de la lettre de Barnabé est de mettre en lumière la nouveauté essentielle du christianisme par rapport au judaïsme et de dénoncer les attaches des chrétiens judaïsants avec le mosaïsme. D'ailleurs comme dans « l'Évangile de Pierre », dont une partie a été découvert en 1886 à Akhmîn (Haute Égypte), dans Justin (Apol. I.25) ce sont les Juifs eux-mêmes qui, d'après l'Épître de Barnabé, procédèrent à la crucifixion.

Finalement les critiques (cf. Bibliographie) qui se sont penchés sur la date de composition de l'épître, concluent à ce sujet : « M. Veil rapproche la composition de la lettre vers l'an 117, tandis que Harnack et Schlatter la reculent vers 130 ou 131.

La première opinion, après tout ce qui vient d'être dit, nous semble mieux fondée. Elle rend mieux compte du ton sur lequel il est parlé des allégations présomptueuses du littéralisme juif. On était au lendemain des terribles représailles de Trajan... » Ils ajoutent par ailleurs : « Une lecture attentive du texte permet d'avancer qu'il est l'œuvre d'un Juif converti ainsi qu'en témoigne sa connaissance profonde des institutions mosaïques et d'un Juif d'Alexandrie, familiarisé avec les explications allégoriques de l'Écriture. Ce Juif, comme nous l'avons établi plus haut, vivait dans la première moitié du second siècle. Il est impossible en effet de faire descendre la composition de la lettre après l'an 137 ; car l'écrasement définitif de la nationalité juive et l'effondrement de tous ses rêves de restauration religieuse eussent rendu inutile une polémique de ce genre. »

Quant à la date de composition de la Didaché, ces mêmes critiques avancent : « Ayant écarté l'hypothèse d'une antériorité de la Lettre de Barnabé par rapport à la Doctrine des Apôtres, il reste à examiner la Didaché sans parti pris et à l'interroger elle-même sur l'époque vraisemblable de sa composition. Les dates assignées par les critiques s'échelonnent depuis l'année 50 jusqu'à l'année 160, selon qu'ils discernent dans le livre les témoignages d'un état de choses contemporain de saint Paul (Sabatier), ou des traces de montanisme (Bonet-Maury et Hilgenfeld). Il est hors de doute que la Didaché est un écrit de la plus haute antiquité : elle ne contient aucune trace de symbole, de canon des Écritures ; elle semble citer une lettre de saint Paul, mais ne connaît pas son autorité apostolique ; elle décrit la hiérarchie des apôtres, des docteurs, des prophètes, tous ministres itinérants de la parole, et lui subordonne la hiérarchie sédentaire des évêques et des diacres, sans trace d'épiscopat monarchique ; elle décrit une liturgie très primitive, très simple, très pauvre en rites ; elle ne fait allusion à aucune sorte de gnosticisme ni de persécution ; tout cet ensemble de caractères convient à une époque plus primitive que celle qui nous est dépeinte dans la vie et les œuvres de Clément de Rome, d'Ignace d'Antioche, de Polycarpe de Smyrne, etc. Il semble donc qu'on ne court point de risque d'erreur en plaçant la composition de la Didaché avant l'an 100 de notre ère. »

Par ailleurs les mêmes auteurs signalent : « C'est en Égypte que la Didaché a été le plus employée, et le plus anciennement citée, il se pourrait donc qu'elle eût été composée à Alexandrie ; beaucoup de critiques se sont ralliés à cette hypothèse. »

La Didaché, de même que l'Épître de Barnabé, ne mentionne aucun des quatre évangiles mais parle à quatre reprises de « l'Évangile » ou de « l'Évangile du Seigneur ». Retenons par ailleurs le passage suivant : « Souviens-toi, Seigneur, de ton Église, pour la délivrer de tout mal et la parfaire dans ton amour ; et rassemble-la **des quatre vents**, celle qui fut sanctifiée, dans ton royaume que tu lui as préparé » (Did. 10.5). Il est possible que cette image n'ait pas été étrangère au texte d'Irénée, ayant trait à la constitution des quatre évangiles (cf. supra).

Le silence de la Didaché sur les quatre évangiles ne nous apporte en définitive qu'une présomption parmi d'autres de leur constitution tardive. Cependant nous nous sommes étendu sur cet écrit car les commentateurs modernes pensent qu'il a subi l'influence du traité des « Deux Voies ». Primitivement rédigé en araméen, on pense que ce traité d'inspiration vétéro-testamentaire eut une grande diffusion dans le monde juif contemporain de Jésus mais on ne le connaît plus directement. Outre la Didaché, les auteurs de la Synopse des quatre évangiles décèlent ses échos dans la tradition juive et surtout dans « les Testaments des douze patriarches » qu'ils présentent comme « fondamentalement juifs malgré leurs interpolations chrétiennes ». Ils pensent aussi que « les Deux Voies » commanderaient certains développements des épîtres pauli-

niennes et ils notent par ailleurs : « Tous les éléments essentiels du traité des Deux Voies se retrouvent dans l'évangile de Mt, à l'état de membres épars il est vrai, mais dans des passages qui offrent entre eux des liens indéniables. » A une autre occasion, ils ne craignent pas d'avancer : « Il est probable que Jésus lui-même a repris la « règle d'or » du Traité des Deux Voies qu'il devait sûrement connaître ; mais, en le faisant, il lui a fait subir un changement essentiel : la substitution de la forme positive¹ à la forme négative². »

Nous nous sommes particulièrement étendu sur la Didaché mais les éléments que nous venons de rassembler nous seront particulièrement utiles, le moment venu, pour tenter de remonter à l'origine des matériaux qui ont servi à la fabrication des évangiles canoniques.

Clément de Rome

Nous trouvons ensuite la 1^{re} épître aux Corinthiens de Clément de Rome que l'on considère comme authentique. Après une étude approfondie l'auteur de la dernière édition critique de 1926 conclut : « On ne saurait donc se tromper beaucoup en plaçant la composition de l'épître aux Corinthiens soit en 95 ou 96, au terme du règne de Domitien, soit en 97 ou 98, sous l'empereur Nerva. » Il donne par ailleurs le commentaire suivant :

« Le Nouveau Testament n'existe point encore du temps de Clément à titre de collection de livres canoniques ; mais on sent qu'il est en voie de formation. Les paroles du Seigneur — *λόγια τοῦ κυριοῦ Ἰησοῦ* (XIII, 1) — sont alléguées comme une autorité égale, sinon même supérieure (*μάλιστα μνημονεύοι*) à celle de l'Écriture citée précédemment (cf. aussi XLVI, 7-8) ; il est évident que l'auteur a sous les yeux un recueil de ces *λόγια* ; il connaît probablement nos évangiles de Matthieu et de Luc ; mais les citations sont trop peu nombreuses et trop peu littérales pour exclure la possibilité d'une rédaction un peu différente. Clément désigne expressément une épître de saint Paul aux Corinthiens et c'est la 1^{re} aux Corinthiens qu'il utilise ensuite (XLVII). »

Cette épître de Clément qui se trouve dans le fameux codex Alexandrinus (cf. Cahier précédent) est suivie d'une 2^e épître que l'on considère comme inauthentique. Elle relève plutôt du style de l'homélie. On la date de 140 environ ; une quinzaine de passages peuvent être rapprochés des évangiles. Le terme est mentionné une fois : « Car le Seigneur dit dans l'Évangile... » (8.5). Les évangélistes ne sont pas cités.

Datation autorisée

Puis nous aboutissons à une période allant de 100 à 70 au cours de laquelle les exégètes officiels placent la rédaction des quatre évangiles, le plus ancien étant supposé être tantôt celui de Marc, tantôt celui de Matthieu et le plus tardif celui de Jean (vers 100). En fait, les critiques ne tiennent nul compte des arguments que nous venons de développer, ni des récents travaux de l'École biblique de Jérusalem sur

1. Danc tout ce que vous voudriez que vous fassent les hommes, ainsi vous aussi, faites pour eux, car ceci est la loi et les prophètes (Mt 7.12 // Lc 6.31).

2. Tout ce que tu voudras qu'il ne t'arrive pas, et toi ne le fais pas à autrui ; tel est l'enseignement (Doct. apost : l'interprétation) de ces paroles : tu ne tueras pas, etc. (1.3a).

le caractère composite des évangiles et sur leurs différentes couches rédactionnelles, ni que ceux-ci ne peuvent être considérés comme des documents historiques sinon comme des traités d'apologétique¹. Du reste nous n'avons pas réussi à trouver en dehors des arguments d'autorité la moindre étude sérieuse récente de caractère scientifique sur ce sujet. Nous en sommes donc réduit à présenter les seuls arguments dont nous disposons, à savoir ceux avancés par Henry Alford († 1871) dans sa monumentale édition du Nouveau Testament en grec. Jusqu'à plus ample informé, nous estimerons qu'ils servent toujours de refuge à la critique confessionnelle autorisée.

Matthieu

Henry Alford met en avant :

— le témoignage d'Irénée selon lequel Matthieu aurait écrit son évangile pendant que Pierre et Paul étaient en train de prêcher à Rome et d'y fonder l'Église (Haer. 3.1),
— l'omission de toute mention de la destruction de Jérusalem qui indiquerait que l'évangile était écrit avant. Il conclut en disant que toutes ces considérations de temps sont cependant extrêmement vagues, « spécialement lorsque l'on tient compte d'autres éléments qui placent l'évangile huit ans après l'Ascension (Théophylacte et Euthymius Zigabemus² ; quinze ans après l'Ascension (Nicéphore, Hist. Eccl. 2.45) ; à l'époque de la lapidation d'Étienne (Cosmas Indicopleustès³, Fabricius, Bibl. Gr. 4.5) ».

Marc

Henry Alford fait à nouveau référence à un témoignage d'Irénée (Haer. 3.1.) selon lequel Marc aurait écrit après la mort de Pierre et de Paul. A nouveau, il reproduit l'argument, « valable pour les trois synoptiques », selon lequel aucun d'eux n'a pu être **originellement écrit** après la destruction de Jérusalem et il ajoute : « l'auraient-ils été, l'omission de toute allusion à l'accomplissement des prophéties de notre Seigneur aurait été inexplicable. »

Rappelons que c'est en 70 que les armées de Titus envahirent Jérusalem.

Luc

Henry Alford s'appuie sur le début des Actes des apôtres attribués à Luc : « Dans mon premier livre (πρώτος λόγος), ô Théophile, j'ai parlé de tout ce que Jésus a fait et enseigné... » Pour H. Alford, ce premier livre ne peut être évidemment que l'évangile qui nous est connu sous le nom de Luc. Il a donc été publié avant les Actes des apôtres dont il convient alors de déterminer la date. D'après les deux derniers versets H. Alford déduit que ceux-ci furent publiés deux ans après l'arrivée de Paul à Rome, c'est-à-dire, selon Wieseler, au printemps 63. Puis en examinant les activités de Luc avant la publication des Actes, il conclut que l'Évangile était déjà publié en 58, d'autres « évidences internes » le conduisent même à remonter jusqu'en 50, date du premier concile de Jérusalem.

1. En effet les chroniqueurs juifs qui ont laissé une histoire minutieuse des événements survenus en Judée au cours du 1^{er} siècle, sont muets sur les origines du christianisme.
2. Théologien et moine byzantin du XII^e siècle.
3. Marchand et voyageur du VI^e siècle, né à Alexandrie. On possède de lui une « Topographie chrétienne de l'univers ». Dans cette œuvre, il tente de prouver que la terre est un rectangle entouré de murs qui constituent, en se rejoignant, la voûte céleste.

Jean

Henry Alford fait remarquer que l'on ne peut prendre en considération le mode du présent employé par Jean pour parler de la piscine de Bethesda, étant donné qu'il emploie le mode du passé pour parler de lieux, près de Jérusalem, qui échappèrent aux destructions. Il conclut finalement que l'évangile a dû être écrit entre la mort de Paul en 64 ou 68 et celle de l'apôtre qui eut lieu d'après lui vers 85. D'autres critiques retiennent la date de 100 qu'ils font correspondre avec la publication de l'évangile.

Toutes ces considérations n'ont pas plus de valeur scientifique que la cosmogonie de Cosmas Indicopleustès, lequel entendait prouver que la terre est un rectangle entouré de murs. Irénée qui se distingue par ses écrits contre les « hérésies » avait tout intérêt à donner le poids de l'ancienneté aux futurs textes officiels. Par ailleurs, il est évident qu'aucun des rédacteurs ultimes des canoniques n'aurait songé à incorporer dans sa composition une description de la destruction de Jérusalem. C'eût été implicitement avouer que les signatures étaient fausses. De toute façon une telle étourderie n'aurait pu longtemps se perpétuer. D'ailleurs l'Évangile de Jean que la critique moderne consent à ne faire remonter qu'à l'an 100 ne fait aucune allusion à la réalisation de la prophétie. Finalement ladite critique est tout heureuse de s'accrocher au témoignage du minuscule Papyrus Ryland 457 qu'elle essaye de faire remonter avant 130, et même « au tout début du II^e siècle ». En fait il est plus tardif. Le dernier numéro des dossiers de l'archéologie : « Jésus révélé par les historiens »¹ lui assigne la date de 150 comme nous l'avions fait dans le numéro précédent des Cahiers. Nous avons vu également que son témoignage n'était guère probant...

Paul

Enfin en remontant avant 70 nous trouvons les épîtres de Paul et des apôtres. Paul évoque souvent l'évangile, l'évangile du Christ ou l'évangile de Dieu, mais il est difficile de déterminer de quel évangile il s'agit puisqu'il ne cite aucun texte s'approchant de ceux des canoniques². Il est fort possible que ce soit tout simplement le sien car il parle à plusieurs reprises de « son » évangile.

Quelques constatations

Nous constatons en résumé :

- que c'est seulement vers 180 que l'on parle des quatre évangiles et qu'à la même époque l'évangile de Jean est cité en tant que tel ;
- que c'est seulement vers cette date que fut tenté un essai de coordination entre quatre évangiles (Diatessaron) ;
- que les principaux écrits du milieu du II^e siècle (Justin et les Homélies clémentines) s'appuient sur des textes plus archaïques que ceux des canoniques et ne citent pas les évangélistes ;
- que Justin, faisant allusion aux sentences du Seigneur, précise qu'elles sont courtes et laconiques ;

1. Mai-juin 1975.

2. Un passage est commun, il s'agit de l'institution eucharistique (1 Co 11,24). L'exégèse nous montre que ce sont les évangiles (Mt 26,26 // Mc 14,22 // Lc 22,19) qui ont intégré le mémorial paulinien. (Cf. « Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile » : appendice).

- que vers 130 Papias parle des logia que Matthieu traduit en langue hébraïque et non d'un Évangile complet ;
- que les premiers écrivains apostoliques parlent de l'Évangile d'une façon vague et indéterminée sans faire de citations.

Datation réelle

En conclusion de cette 2^e partie de « Thomas et la Genèse des évangiles canoniques », nous pouvons avancer que vers 180 la plupart des matériaux des futurs évangiles attribués à Luc et à Jean étaient déjà rassemblés et le nom des signataires choisi. Nous avons la certitude avec le papyrus Bodmer II que le montage était réalisé au début du III^e siècle. Pour l'Évangile de Marc rien n'est encore assuré ; de même pour la version définitive de l'Évangile selon Matthieu. Il est vraisemblable au sujet de ce dernier que l'injection d'éléments de l'Ancien Testament a dû se poursuivre pendant le III^e siècle et peut-être même jusqu'au IV^e siècle, date retenue pour les premiers codices complets (Sinaïticus et Vaticanus). Le témoignage du papyrus Chester Beatty (III^e siècle) n'est pas totalement satisfaisant puisqu'il ne nous donne que des passages allant de Mt 20,24 à 26,39. Pour fixer les idées et dans l'hypothèse la plus favorable à ceux qui défendent l'ancienneté des quatre évangiles, nous pouvons avancer que les textes ont été signés vers la fin du II^e siècle et qu'à cette époque ils approchaient de leur version définitive. Ceci confirme les conclusions de notre précédente étude sur les parchemins et papyrus.

Dans une troisième partie nous nous attacherons à l'étude des différents matériaux qui servirent à confectionner les quatre puzzles évangéliques.

(à suivre)

BIBLIOGRAPHIE

- « The Greek Testament », Henry Alford, Moody Press 1958, Chicago.
- « Synopse des quatre évangiles », tomes I et II. P. Benoit et M. E. Boismard (Éditions du Cerf), 1965 et 1972.
- « Contre les hérésies », livre V, Irénée de Lyon ; édition critique d'après les versions arménienne et latine par Adelin Rousseau, Louis Doutreleau, Charles Mercier ; tome I : introduction, notes justificatives, tables ; tome II : texte et traduction. Les Éditions du Cerf (1969), collection « Sources chrétiennes ».
- « Les Pères apostoliques » ; I-II : doctrine des apôtres, épître de Barnabé ; texte grec, traduction française, introduction et index par Hippolyte Hemmer, Gabriel Oger et A. Laurent, 2^e édition, Paris, Librairie Auguste Picard, 1926 ; II : Clément de Rome : épître aux Corinthiens, homélie du II^e siècle ; texte grec, traduction française, introduction et index par Hippolyte Hemmer ; 2^e édition, Paris, Librairie Auguste Picard, 1926.
- « L'origine du christianisme », I. Lenzman ; les éditions en langues étrangères, Moscou.
- « Histoire de l'Église » en 12 volumes, tomes I et II, Daniel Rops (Bernard Grasset, éditeur).

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LA VERSION COPTE ET LA VERSION GRECQUE

Dans le premier numéro des Cahiers Métanoïa nous avons montré l'intérêt d'une étude comparative entre la version copte et la version grecque chaque fois que celle-ci est possible. Ensuite nous avons comparé le prologue et les deux premiers logia. Nous ferons cette fois-ci l'étude comparative du logion 3.

Reconstitution de J. A. Fitzmyer.

ΛΕΓΕΙ Ι[
ΟΙ ΕΑΚΟΝΤΕΣ ΗΜΑΣ [
Η ΒΑΣΙΛΕΙΑ ΕΝ ΟΥΡΑ[
ΤΑ ΠΕΤΕΙΝΑ ΤΟΥ ΟΥΡ[
ΠΙ ΥΠΟ ΤΗΝ ΓΗΝ ΕΣΤ[
ΟΙ ΙΧΘΥΕΣ ΤΗΣ ΘΑΛΛΑ[
ΤΕΣ ΥΜΑΣ ΚΑΙ Η ΒΑΣ[
ΕΝΤΟΣ ΤΜΩΝ [.]ΣΤΙ [
ΓΝΩ ΤΑΥΤΗΝ ΕΤΡΗ[
ΕΑΥΤΟΥΣ ΓΝΩΣΕΣΘΑΙ [
ΤΜΕΙΣ²
ΕΣΤΕ ΤΟΥ ΠΑΤΡΟΣ ΤΟΥ Τ[
ΓΝΩΣΘΕ ΕΑΥΤΟΥΣ ΕΝ[
ΚΑΙ ΥΜΕΙΣ ΕΣΤΕ ΗΠΤΟ[

λέγει 'Ι[η(σου)ς· εάν]
οι ελκοντες ημας [ειπωσιν υμιν· ιδου]
η βασιλεια εν ουρα[νω, υμας φθησεται]
τα πετεινα του ουρ[ανου· εάν δ' ειπωσιν ο]
τι υπο την γην εστι[ν, εισελευσονται]
οι ιχθυες της θαλα[σσης φθασαν]
τες υμας και η βασ[ιλεια του θεου]
εντος υμων [ε]στι [κακτος· ος αν εαυτον]
γνω, ταυτην ευρη[σει και οτε υμεις]
εαυτους γνωσεσθαι, [ειδησετε οτι υιοι]

εστε υμεις του πατρος του ζ[ωντος· ει δε μη]
γνωσ[εσ]θε εαυτους, εν [τη] πτωχεια εστε]
και υμεις εστε η πτω[χεια].

LOGION 3

Trad. du copte

- 1 Jésus a dit :
- 2 si ceux qui vous guident vous disent :
- 3 voici, le Royaume est dans le ciel,
- 4 alors les oiseaux du ciel vous devanceront,

Trad. du grec

- 1 J[ésus] dit :
- 2 [Si] ceux qui nous tirent [vous disent :
- 3 voici], le Royaume (est) dans le ciel,
- 4 les oiseaux du ciel [seront (là) avant vous. Mais

1. Texte mutilé d'Oxyrhynque.
2. Correction écrite au-dessus de la ligne.

5 s'ils vous disent qu'il est dans la mer,
 6 alors les poissons vous devanceront.
 7 Mais le Royaume est le dedans
 de vous
 8 et il est le dehors de vous.
 9 Quand vous vous connaîtrez,
 10 alors vous serez connus
 11 et vous saurez que c'est vous
 12 les fils du Père-le-Vivant ;
 13 mais s'il vous arrive de ne pas vous
 connaître,
 14 alors vous êtes dans la pauvreté
 15 et c'est vous la pauvreté.

5 s'ils disent] qu'il est sous la terre,
 6 les poissons de la mer] entreront
 avant] vous,
 7 et le roy[aume de Dieu] est au dedans
 de vous
 8 [et au dehors (de vous).
 9 Qui, lui-même] se connaîtra le
 trouve[ra ;
 10 et lorsque vous] vous connaîtrez
 vous-même
 11 [vous saurez] que vous êtes
 12 [les fils] du Père-le-V[ivant ;
 13 mais si vous ne] vous connaissez
 [pas] vous-mêmes,
 14 [vous êtes] dans [la pauvreté].
 15 et, vous êtes la pau[vreté.]

P. Oxyr. 654 n° 2

Verset 1

Nous avons vu dans le cahier précédent pourquoi le grec introduit les logia au présent et non au passé.

Verset 2

Avant la découverte du texte copte de l'Évangile, le grec ἔλκοντες participe de ἔλκω (ou ἐλάεω) avait plongé les critiques dans l'embarras car ce verbe qui signifie « tirer » leur paraissait peu clair dans ce passage ; aussi la plupart de ceux qui avaient tenté une reconstitution de la partie mutilée du texte grec avaient assorti ἔλκω d'un complément ; exemple :

qui vous tirera [dans le Royaume...] (B. P. Grenfell)
 ceux qui nous entraînent [vers la terre...] (C. Bruston)
 ceux qui nous traînent [aux tribunaux...] (A. Deissmann)
 ceux qui nous tirent [vers le monde...] (J. Jeremias)

Le copte devait révéler que le verbe « tirer » n'était suivi d'aucun complément ; mais ceci n'éclaircissait pas pour autant la signification du verbe « tirer » dans ce contexte : « si ceux qui vous tirent [vous disent...]. L'origine de cette expression énigmatique est fournie par le copte. Celui-ci emploie le verbe **ϥΩΚ ΖΗΤ**. **ϥΩΚ** signifie tirer mais **ϥΩΚ ΖΗΤ** signifie : marcher en tête, guider, conduire. Le rédacteur du texte grec n'a pas tenu compte de la préposition **ΖΗΤ** qui signifie devant ; par contre si le copte avait eu à traduire le grec « ceux qui vous tirent » il l'aurait fait d'une tout autre façon (**ΝΕΤϥΩΚ ΗΗΩΤῆ** au lieu de **ΝΕΤϥΩΚ ΖΗΤ' ΤΗΥΤῆ**)¹. Notons par ailleurs que la médiocre orthographe du grec (ἡμᾶς au lieu de ὑμᾶς) a conduit nombre de critiques, avant la découverte du texte copte, à traduire « nous tirent » au lieu de « vous tirent ».

Un sémitisant, pour démontrer l'antériorité du grec par rapport au copte, avance les arguments suivants² : le mot ἔλκω (tirer) s'expliquerait par un substitut araméen

1. G. Garitte, revue « Le Muséon », 1960, p. 159.

2. A. Guillaumont, revue « Le Muséon », 1960, p. 328.

qui, à côté du sens usuel de « tirer », aurait aussi le sens de « conduire ». Il pense même qu'il n'est peut-être pas nécessaire de supposer ici l'influence directe d'un substrat sémitique, puisque ἔλω (ou ἐλέω) se rencontrerait en grec biblique avec le sens de « entraîner », « conduire ». Il fait référence à I Maccabées, X, 82 : καὶ ἐλλυσεν Σίμων τὴν δύναμιν αὐτοῦ : Simon entraîna ses forces (et attaqua...). Il conclut : « en traduisant par **СΩК ЗИТ**, et non seulement par le **СΩК**, le traducteur copte a montré qu'il avait bien reconnu ce sens ».

En fait on ne voit pas pourquoi les critiques ont unanimement traduit ἔλω par tirer ou entraîner si celui-ci pouvait avoir le sens de conduire, guider. Et même certains traducteurs du copte¹, impressionnés par le grec d'Oxyrhynque, n'ont pas hésité à traduire le copte **СΩК ЗИТ** par tirer, entraîner, bien que cette expression verbale signifie en copte conduire, guider comme nous l'avons vu. Il est évident que, par conformité au copte, ils auraient traduit par « conduire » s'ils avaient estimé que le grec ἔλω les y autorisait.

Verset 7

J. A. Fitzmyer fait observer que la conjonction de coordination καί (et) se comprend mal dans le grec car on se serait attendu à un « mais » que précisément nous avons dans le copte. Par ailleurs la reconstitution « royaume de Dieu » dans le grec est conforme au P. Oxyr. I. n° 2 (log 27).

Dégradation du grec

Indépendamment des arguments d'ordre philologique ce logion montre à nouveau la dégradation du grec par rapport au copte. La tentative malheureuse du rédacteur du texte grec de créer une symétrie entre le ciel et la terre conduit les poissons à entrer les premiers dans le Royaume si celui-ci est sous la terre (!). Par ailleurs, le grec a « Royaume de Dieu » là où le copte a « Royaume ». Cette seule substitution corroborerait l'antériorité de la version copte par rapport à la version grecque. En effet Royaume, royaume des cieux, royaume du Père, correspond au langage du Maître qui répugne dans l'Évangile selon Thomas à employer le mot « Dieu » lié à la notion anthropomorphique du Dieu d'Israël. Dans les évangiles canoniques le mot Dieu, placé dans la bouche de Jésus, apparaît principalement dans des passages qui constituent des interpolations ou des ajouts.

(à suivre)

BIBLIOGRAPHIE

« The Oxyrhynchus Logoi of Jesus and the Coptic Gospel according to Thomas », J. A. Fitzmyer (« Theological Studies », 1959, p. 505-560).
« Le Muséon », n° 73, p. 151 à 172 et 325 à 333, Louvain, 1960.

J. Leipoldt, Doresse, Fitzmyer.

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

REVUE DE PRESSE

L'INTÉRÊT QUE SUSCITE

L'Évangile selon Thomas continue d'alimenter les chroniques religieuses des journaux d'information. Quant à la presse religieuse, celle qui avait observé jusqu'ici un silence prudent ou méprisant, elle est sortie de sa réserve; mais le ton de polémique nuit à la sérénité et à l'objectivité des interventions. Force nous est de reconnaître que le dialogue avec la plupart des critiques de journaux religieux, quand il a pu avoir lieu, n'a pu s'établir au niveau que nous souhaitons.

L'Homme Nouveau
19 janvier 1975

Nos lecteurs, qui connaissent l'orientation intégriste de *L'Homme Nouveau*, ne seront pas surpris d'apprendre que les quelques lignes qu'il consacre à l'Évangile selon Thomas visent uniquement à le dénigrer. D'autre part, suivant une coutume propre au « milieu », on passe sous silence le nom du traducteur-présentateur ainsi que celui de l'éditeur.

L'Aurore
Père Lelong
13 février 1975

Par les lettres que nous avons reçues, nous avons pu constater que l'article du P. Lelong, sous le titre « Un évangile bidon » avait provoqué, un sursaut d'indignation. Ce qui est choquant dans cet article, c'est autant la vulgarité des propos que la mauvaise foi évidente. La place dont nous disposons est trop précieuse pour que nous l'encombrions par ce genre de littérature. Cependant nous enverrons volontiers aux personnes qui le souhaitent la photocopie de l'article en question comme aussi celle de tous les articles que nous passons en revue avec éventuellement notre réponse lorsque la publication a été refusée, comme ce fut le cas de *L'Aurore*.

Il faut croire qu'il y a des procédés propres aux gens d'église et à leurs acolytes. Lorsqu'un ouvrage remet en question leur confort bimillénaire, ils essaient tout d'abord de le passer sous silence; ensuite, si tout le monde en parle, ils se résignent aussi à en parler mais taisent le nom de l'auteur et celui de l'éditeur afin que les lecteurs, qu'on prend pour d'infantiles nigauds, ne puissent juger par eux-mêmes.

Comme l'article de M. G. Daix se veut scientifique, nous le reproduisons ci-après et publions à la suite notre réponse que la rédaction de *France Catholique* a refusé d'insérer dans ses colonnes.

L' « Évangile selon Thomas » ou une pseudo-découverte qui fait beaucoup de bruit pour rien par Georges DAIX

Certains journaux ont fait grand bruit autour de la parution d'une traduction française de *L'Évangile selon Thomas*. Ce texte, dont une version copte fut découverte en 1945, aurait été tenu sous le boisseau parce qu'il remettrait en cause nos connaissances sur Jésus !

En fait de boisseau et de « sensationnelle découverte restée secrète pendant trente ans », l'Évangile selon Thomas a déjà été au moins trois fois édité en français : en 1959, par Jean Doresse sous le titre *L'Évangile selon Thomas ou les Paroles de Jésus* deuxième volume des *Livres secrets des gnostiques d'Égypte* (Plon), en 1959, également par A. Guillaumont, Henri-Charles Puech, G. Quispel, W. Till et Yassah'Abd al Masih, sous le titre *L'Évangile selon Thomas* (Presses Universitaires de France) et en 1961, en Suisse, avec l'aide du Fonds national suisse de la recherche scientifique...

La traduction des Editions Métanoïa n'est donc pas la grande première qu'on voudrait nous faire croire. Au reste, la *Semaine religieuse* de Marseille et celle de Toulon et Fréjus ont déjà mis en garde contre la manière dont cette traduction est présentée tant par son éditeur que par certains journaux.

Des paraboles modifiées

On peut classer les 114 ou 118 (selon les éditeurs) paroles de Jésus rapportées par l'Évangile selon Thomas en quatre catégories : celles qui sont déjà dans les quatre Évangiles canoniques, c'est-à-dire tenus par l'Église comme officiels; celles qui présentent quelques variantes de maximes figurant dans ces mêmes Évangiles; celles qu'on ne trouve pas dans le Nouveau Testament, mais que l'on connaît par des écrits des Pères de l'Église ou d'autres textes apocryphes; celles qui jusqu'à cette découverte étaient inconnues.

On retrouve dans l'Évangile selon Thomas des paraboles qui sont déjà dans l'Évangile de saint Matthieu ou dans l'Évangile de saint Luc, mais sous une forme légèrement différente. La parabole célèbre de la brebis perdue est ainsi transcrite : « Le royaume est pareil à un pasteur qui a cent brebis; l'une d'elles, qui est la plus grande, s'est égarée; il a laissé les quatre-vingt-dix-neuf autres et il a cherché celle-ci seule, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée; après avoir

pris cette peine, il a dit à la brebis : « Je t'aime plus que les quatre-vingt-dix-neuf. »

Ceci prouverait que le rédacteur connaissait les Évangiles canoniques, mais qu'il en a parfois modifié le texte.

Du groupe des sentences déjà connues par les citations qu'en ont faites les Pères de l'Église donnons cet exemple : « Que celui qui cherche ne cesse point de chercher, jusqu'à ce qu'il trouve; lorsqu'il trouvera, il sera ému; et lorsqu'il sera ému, il admirera et il régnera sur l'univers. » Saint Clément d'Alexandrie cite trois fois cette maxime.

Les sentences jusqu'alors inconnues sont pour la plupart assez mystérieuses. Ainsi celle-ci : Jésus dit : « Bienheureux le lion que l'homme mangera, en sorte que le lion devienne homme. Mais maudit est l'homme que le lion mangera, en sorte que l'homme devienne lion. » Ou encore cette autre : « Vous avez dans le paradis cinq arbres qui ne changent ni été ni hiver et dont les feuilles ne tombent point; celui qui les connaîtra ne goûtera pas la mort. »

Selon le cardinal Daniélou qui était, on le sait, un spécialiste des origines chrétiennes, l'Évangile selon Thomas serait un spécimen de la littérature judéo-chrétienne, c'est-à-dire la première littérature chrétienne non canonique (non reconnue comme texte officiel). Cette littérature, notait-il, attribue à Jésus des enseignements et des révélations qui sont en réalité des spéculations des auteurs mêmes de l'ouvrage. Il s'agit, si l'on veut, des premiers balbutiements de la théologie.

Dans *les Paroles inconnues de Jésus*, de Joachim Jeremias, qui est certainement le livre sérieux le plus à jour sur cette question (1), le grand exégète protestant s'est livré à une étude approfondie de toutes les paroles de Jésus (en grec *agrapha*) qui ne se trouvent dans aucun des quatre Évangiles, mais qu'on rencontre dans les apocryphes, dans divers recueils anciens ou en

(1) *Les Paroles inconnues de Jésus*, par Joachim Jeremias (« Lectio divina », Ed. du Cerf, 1970).

citations chez des auteurs chrétiens ou non chrétiens des premiers siècles. Il ne retient finalement que 21 paroles dont, dit-il, l'attestation et le contenu « ne donnent pas lieu à des objections de poids, qui sont parfaitement compatibles avec la tradition synoptique, et dont l'authenticité historique peut être sérieusement envisagée ».

Quatre peut-être sont authentiques

Parmi ces 21 paroles dispersées de Jésus, quatre — et quatre seulement — proviennent de l'Évangile selon Thomas et encore trois d'entre elles sont-elles attestées par ailleurs. Ces quatre *logia*, les voici :

• « Jésus disait : Celui qui est près de moi est près du feu; et celui qui est loin de moi est loin du Royaume. » (*Logion 82* déjà connu d'Origène et de Didyme.)

• « Et il dit : L'homme ressemble à un pêcheur avisé, qui a jeté son filet dans la mer et qui l'en a retiré aussitôt : [il était] rempli de petits poissons. Parmi eux, le pêcheur avisé découvrit un bon et grand poisson. Alors, il rejeta tous les petits poissons à la mer et choisit sans hésiter le grand poisson. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » (*Logion 8.*)

Cette parabole ne nous est connue que par l'Évangile copte de Thomas. Selon Jeremias, elle est à rapprocher des deux paraboles du trésor dans le champ (Mt 13, 14) et de la perle précieuse (Mt 13, 45). « Les trois paraboles ont un point commun. Devant la joie de la trouvaille, tout le reste passe au second plan. »

• « Jésus dit : Partout où ils sont [deux], ils [ne] sont pas sans Dieu. Et là où quelqu'un est seul, je dis : je suis auprès de lui. Soulève la pierre et là tu me trouveras; fends le bois et je suis là. » (*Logia 30 et 77.*)

Selon Jeremias, ce texte dont il cite la traduction d'après un manuscrit grec a été réinterprété sur le sol égyptien sous l'influence d'un mysticisme panthéiste dans un sens panchré-

tique. « Cette interprétation gnostique, dit-il, représente une relecture tardive de notre agraphe et y introduit un sens qui n'était pas le sien à l'origine. »

• « Jésus disait : Soyez des passants. » (*Logion 42* qu'on trouve sous une forme élargie chez le philosophe arabe Al-Ghazali.)

Au total bien peu de chose, donc et surtout pas ce « vrai visage » de Jésus qu'on nous annonce. « Malgré le grand nombre d'agraphes contenus dans l'Évangile copte de Thomas, dit Jeremias, cet ouvrage est pour nous de valeur relativement faible. »

La valeur unique des 4 évangiles

Au reste, d'une manière plus générale, Jeremias n'hésite pas à écrire en conclusion de sa savante étude sur les paroles inconnues de Jésus : « La perte des Évangiles judéo-chrétiens en particulier est profondément regrettable. Mais cela ne change rien au jugement d'ensemble. La vraie valeur de la tradition extra-évangélique consiste à mettre fortement en lumière la valeur unique de nos quatre Évangiles. Celui qui veut connaître la vie de Jésus et son message ne trouvera l'un et l'autre que dans les quatre Évangiles canoniques. *Les paroles dispersées de Jésus peuvent nous offrir des compléments, des compléments importants et précieux —, rien de plus.* »

Jeremias soulignait, à la première page de son livre, dont on ne saurait trop conseiller la lecture à ceux qui s'intéressent à ces questions, que sur ces dernières « on a écrit récemment bien des choses dénuées de toute valeur scientifique ».

Si l'on en juge par les deux ouvrages qui ont précédé, aux Éditions Métanoïa, l'Évangile selon Thomas, c'est dans cette catégorie qu'il faut placer cette dernière publication. Nous sommes en présence de spéculations vaguement métaphysiques qui se réclament de « l'enseignement traditionnel des grandes écoles d'Orient ».

G. D.

Voici notre réponse à l'article de M. G. DAIX

« L'Évangile selon Thomas »

Est-ce une pseudo-découverte qui fait beaucoup de bruit pour rien ?

L'Évangile selon Thomas, que j'ai publié récemment aux Éditions Métanoïa, et dont j'assume la responsabilité tant sur le plan de la traduction que de la présentation, a été pris à partie par M. G. Daix dans le numéro du 28 février de *France Catholique* sous le titre : « L'Évangile selon Thomas » ou « une pseudo-découverte qui fait beaucoup de bruit pour rien ». Et M. G. Daix cite également à propos de cet Évangile l'appréciation d'un auteur contemporain : « On a encore écrit récemment bien des choses dénuées de toute valeur scientifique » et il ne craint pas d'ajouter dans sa conclusion : « Si

l'on en juge par les deux ouvrages qui ont précédé, aux Éditions Métanoïa, *L'Évangile selon Thomas*, c'est dans cette catégorie qu'il faut placer cette dernière publication. »

Les exigences de la critique

On pourra toujours critiquer les commentaires dont j'assortis les 114 paroles de Jésus telles qu'elles sont rapportées dans *L'Évangile selon Thomas* ; on pourra toujours argumenter sur des points de détail de mon appareil critique ; on pourra même rejeter cet Évangile et rejeter du même coup le visage de Jésus qui transparait à travers les paroles qui y sont contenues. Mais on ne peut laisser entendre, à moins d'en apporter la preuve, que mon ouvrage est dénué de toute valeur scientifique. Juger de celle-ci en se référant à deux autres publications parues aux mêmes éditions, c'est manifester au contraire un esprit bien peu scientifique, d'autant plus lorsque l'on sait que le premier a reçu l'approbation des spécialistes de la science psychanalytique et que le second s'appuie sur les analyses exégétiques récentes de l'École biblique de Jérusalem.

D'ailleurs, je consacre une grande partie de mon introduction à préciser quelles doivent être les exigences de la critique étant donné la nature du document examiné.

Jésus mis sous le boisseau

L'Évangile selon Thomas a certes déjà été édité en français et je n'ai pas manqué dès le début de mon livre de rendre hommage à ceux qui les premiers en parlèrent. Ceci dit, quand M. Robert Serrou dans le n° 1337 de *Paris-Match* écrit que « pendant trente ans cette découverte prodigieuse va rester sous le boisseau », il ne fait pas d'entorse à la vérité. Car présenter les 114 paroles de Jésus de l'Évangile selon Thomas comme des « prétendues paroles », ainsi que le firent les premières publications, c'était décourager d'avance le lecteur, non averti, d'en prendre connaissance, c'était à proprement parler les tenir sous le boisseau. Il faudra d'ailleurs attendre trente ans et la parution de mon ouvrage pour que *France Catholique* consacre enfin une page entière à cette « pseudo-découverte qui fait beaucoup de bruit pour rien ». Quand l'auteur des titres de *Paris-Match*, qui, comme on le sait, n'est pas souvent le rédacteur lui-même, écrit : « (Une) sensationnelle découverte restée secrète pendant trente ans révèle le texte d'un Évangile selon Thomas qui serait le plus authentique et le plus ancien des Évangiles sur Jésus... », il présente un point de vue tout à fait admissible. D'autres avis vont dans ce sens ; je me contenterai de donner ceux de deux critiques catholiques et non des moindres puisque

le premier est professeur à l'École biblique de Jérusalem et le second rédacteur en chef de *La Croix* : « Il semble... qu'il (l'Évangile selon Thomas) nous permette d'atteindre une forme de la tradition évangélique antérieure à la rédaction des évangiles canoniques. Son témoignage serait alors très important pour reconstituer l'histoire de la transmission des paroles du Christ... »¹

« Il est nécessaire de souligner l'importance de l'Évangile selon Thomas... Sa découverte présente un grand intérêt pour connaître l'histoire de la constitution des Évangiles... »

Un chien dans la mangeoire

Ce qu'il y a de plus étrange dans l'affaire, c'est que M. G. Daix se soit cru obligé, pour asseoir son entreprise de démolition, d'aller chercher du renfort outre-Rhin chez un exégète protestant alors qu'il avait à sa disposition tout l'apparat critique de la Synopse des quatre évangiles des RR.PP. Benoît et Boismard qui citent près de 80 logia de l'Évangile selon Thomas et celui de mon ouvrage (dont il prend le plus grand soin à ne pas désigner l'auteur). Par contre il donne complaisamment avec toutes les précisions voulues les références des livres de MM. Puech et Doresse tout en sachant parfaitement qu'ils sont épuisés depuis longtemps. Quant aux *Paroles inconnues de Jésus* de J. Jeremias qui, aux dires de M. G. Daix, est certainement le livre sérieux le plus à jour sur cette question, c'est le type même d'ouvrage antiscientifique par excellence. D'une part, les logia qu'il cite sont criblés de fautes de reconstitution et de traduction dont je suis prêt à apporter la preuve et d'autre part, M. Jeremias n'explique nulle part dans son ouvrage pourquoi il convient de ne retenir que quatre logia et pourquoi il convient de rejeter chacun des 110 autres. C'eût été au contraire faire œuvre de savant que d'examiner avec sérénité et sans a priori la raison d'être des différences entre Thomas et les canoniques. Et, lorsque les textes peuvent se rapprocher, c'est partir de présupposés que d'affirmer sans nuance comme le fait M. G. Daix après avoir (mal) cité le logion 107 de l'Évangile selon Thomas : « ... Ceci prouverait que le rédacteur connaissait les Évangiles canoniques, mais qu'il en a parfois modifié le texte. » En effet lorsque l'on compare des logia aussi concis et dépouillés que ceux de l'Évangile selon Thomas avec des textes extrêmement amplifiés de 4^e ou 5^e main, comme le prouvent les travaux des professeurs de l'École biblique de Jérusalem à propos des évangiles canoniques, c'est faire preuve d'une totale absence de sens critique que

1. Synopse des quatre Évangiles de Benoît et Boismard, tome I, p. xi, éd. du Cerf, 1965.

d'avancer, sans autre forme de procès, que les premiers sont des modifications des seconds. En fait ces mêmes professeurs en parlant des documents fondamentaux des canoniques n'hésitent pas à donner dans leur apparat critique cinq exemples en faveur de l'antériorité de l'Évangile selon Thomas sur les canoniques. D'ailleurs saint Paul qui, comme on le sait, ne cite jamais les paroles de Jésus telles qu'elles nous sont rapportées dans les canoniques, reproduit, avec une relative fidélité, qui ne lui est du reste pas coutumière, le logion 17 de l'Évangile selon Thomas. Il nous dit : « Comme il est écrit, nous annonçons ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (1 Co 2.9). Voici maintenant le texte correspondant dans Thomas : « Jésus a dit : je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que la main n'a pas touché et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme. » La première épître aux Corinthiens ayant été écrite vers 57, c'est donc au moins à cette date qu'on peut faire remonter l'Évangile selon Thomas, alors qu'il y a tout lieu de supposer en l'état actuel des recherches que l'ultime rédaction des canoniques s'est effectuée au cours du second siècle. La citation de Thomas par Paul, qui n'est pas unique, ne semble pas avoir été faite à la légère car l'Apôtre précise bien : « selon qu'il est écrit ». Or c'est bien Paul qui dit que toute Écriture est inspirée par Dieu (2 Tm 3.16). Et l'Église s'est appuyée en partie sur ce texte pour promulguer le dogme de l'inspiration divine des Écritures non seulement dans leur ensemble mais dans chacune de leurs parties. On aura beau essayer de présenter l'Évangile selon Thomas comme un sous-produit altéré des évangiles canoniques, il n'en reste pas moins qu'il a été authentifié par Paul lui-même.

Et si, au lieu de se référer aux a priori de M. J. Jeremias, M. G. Daix s'était appuyé sur mon ouvrage, il aurait eu à sa disposition non seulement une concordance exhaustive et une synopse permettant la confrontation, chaque fois qu'elle est possible, avec les versets correspondants des canoniques, mais encore un lexique des termes coptes, un précis grammatical et cinq pages de notes de traduction qui lui auraient permis de faire par lui-même toutes les vérifications voulues.

Je ne saurais mieux terminer cette mise au point qu'en soumettant à l'appréciation des lecteurs de *France Catholique* le logion 102 de cet Évangile : « Jésus a dit : pauvres d'eux les pharisiens, parce qu'ils ressemblent à un chien dormant dans la mangeoire des bœufs, car il ne mange ni ne laisse les bœufs manger. » Le logion, qui n'a pas son correspondant dans les canoniques, offre cependant un parallélisme frappant avec un autre logion, qui, lui, figure, à quelques variantes près, à la fois dans Thomas 39,

dans Mathieu 23.13 et dans Luc 11.52-54 : « Jésus a dit : les pharisiens et les scribes ont pris les clés de la Connaissance et ils les ont cachées. Non seulement ils ne sont pas entrés, mais encore ils n'ont pas laissé entrer ceux qui voulaient. »

Les catholiques, qui ne se contentent pas d'un acquis puéril, ont droit à une information objective.

Philippe DE SUAREZ

Pour clore ce débat avec *France Catholique*, citons le passage suivant d'une lettre d'un membre de notre Association à M. G. Daix; indigné, il nous en a spontanément adressé la copie.

« Soyez certains que le vrai visage de Jésus, décapé de l'imposture paulinienne et des badigeons patristiques des premiers siècles de notre ère, finira bien par apparaître et triompher : la déconfiture de votre Église en est bien le signe précurseur. »

*Informations
Catholiques
Internationales*
P. Refoulé
1^{er} mars 1975

Les *Informations Catholiques Internationales*, dans leur numéro 475 du 1^{er} mars, ont publié sur l'Évangile selon Thomas un article du P. Refoulé intitulé : *L'Évangile selon Thomas n'a pas servi à la rédaction des 4 évangiles*. La rédaction du journal présente le critique comme un authentique spécialiste. Spécialiste de quoi ? Nous nous le demandons vraiment, car le P. Refoulé, tout en visant notre travail, cite des paroles d'une version étrangère à la nôtre, omet des versets tout en laissant croire qu'il s'agit d'un texte continu, etc. Il taxe l'Évangile selon Thomas de *gnostique*, se basant particulièrement, pour l'affirmer, sur les paroles de l'*Incipit* où le mot *caché* devient sous sa plume *secret*.

La manière dont cet « authentique spécialiste » cite Thomas est symptomatique; elle renouvelle sous nos yeux la façon dont les écrivains dits « sacrés », il y a près de deux millénaires, ont torturé la Parole pour l'infléchir dans le sens de leurs projections : deux siècles de remaniements en tous sens donneront le puzzle des évangiles canoniques.

Newsweek
3 mars 1975

Un article intitulé « The Fifth Gospel ? » et en sous-titre : « Saint Thomas, was he the source ? » (est-il la source ?) reflète le double courant du journalisme américain : rechercher l'anecdote ou instruire le fond. Il semble d'une part que le bureau de New York en la personne de Susan Cheever Cowley ait été beaucoup plus soucieux de mettre l'accent sur quelques étapes de la vie de Ph. de Suarez que sur l'Évangile proprement dit. Par contre, dans la 2^e moitié de l'exposé, M. Scott Sullivan, correspondant à Paris et qui instruit le « dossier » avec intelligence, conscience et minutie, semble avoir manqué de place pour rendre compte d'une façon approfondie du résultat de son enquête. Cependant, à l'aide du logion 8 (le bon et gros poisson), il met en évidence la dégradation du texte en passant de Thomas aux évangiles canoniques. L'article se termine ainsi : « Si je devais résumer le nouvel Évangile en une seule phrase, conclut de Suarez, je dirais que le Christ des évangiles canoniques fait appel à la foi et que le Jésus de Thomas fait appel à la connaissance. »

Vie Catholique
P. Roguet
12 mars 1975

Décidément les clercs sont à l'aise dans la fourberie ! Le P. Roguet veut porter des coups sans s'exposer à en recevoir. Son article, à commencer par le titre : *Un faux évangile*, s'applique à jeter le discrédit sur l'Évangile selon Thomas. Mais, pour empêcher que nous ne réclamions le droit de réponse, il ne cite ni le nom de l'auteur ni celui des Éditions Métanoïa. Il fait en même temps une œuvre pie en empêchant ses lecteurs de courir le danger de la contamination... Par la même occasion, il s'en prend au journaliste de *Paris-Match* qui a réservé à notre livre une place importante. Oui, fourberie, mais aussi indigence.

Le Dauphiné Libéré
P. Jean Perron
15 mars 1975

Dans le premier Cahier, nous avons signalé la place importante que M. Durand, qui a admirablement compris notre effort, avait réservée à l'ensemble de la trilogie. La critique du P. Perron s'ajoute à celle de ses confrères qui voient, sans jamais s'en expliquer, dans les paroles de Jésus « la doctrine aisément reconnaissable d'une secte gnostique ». Il va même jusqu'à y trouver « le refus de la condition sexuelle de la femme ». Devient-on protecteur du *sexu faible* après l'avoir sous-évalué pendant deux millénaires ? Les femmes, en tout cas, n'ont pas besoin de cette pieuse démagogie; elles sont plus heureuses que les clercs en voyant dans l'Évangile selon Thomas une réhabilitation de la condition féminine,

réhabilitation qu'on ne trouve pas dans les évangiles canoniques. Ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que ceux-ci ont largement subi l'influence paulinienne.

Notre mise au point a été acceptée par la rédaction et publiée. Certains directeurs de publications ont l'esprit plus sportif que d'autres...

Chicago Daily News
27 mars 1975

Sous le titre : « Is Thomas' '5th Gospel' really the first ? » (L'Évangile de Thomas est-il le plus ancien ?), le *Chicago Daily News*, sous la plume de son correspondant à Paris, M. Milt Freudenheim, rend compte dans un long article sérieux et bien documenté de nos travaux sur l'Évangile selon Thomas. Il donne quelques exemples de sa prééminence et de sa pureté par rapport aux évangiles canoniques. Il résume par ailleurs une interview téléphonique avec M. E. Ménard, professeur à la Faculté théologique de Strasbourg, qui développe sa thèse bien connue sur les origines syriaque et gnostique de l'Évangile selon Thomas.

Dans la prochaine revue de presse nous mettrons en relief les divergences entre les théories de A. Guillaumont et de M. Ménard d'une part et celles de G. Garitte d'autre part. Par la même occasion, nous rendrons compte de l'exposé de M. Guillaumont sur l'Évangile selon Thomas paru dans une revue biblique qui vient seulement de nous parvenir.

Coopération
Alain Ruchez
27 mars 1975

Sous le titre *Trois précieux ouvrages*, M. Alain Ruchez a fait dans *Coopération*, journal suisse, une excellente recension des ouvrages de la trilogie. Il rapproche fort justement les dits de Jésus des paroles du Tao en insistant sur la nécessité de la recherche pour parvenir à la Connaissance. M. Ruchez montre ensuite l'intérêt qu'offre la psychobiographie de *Saint Paul* « aux chercheurs libérés de tout parti pris dogmatique ». L'analyse de la trilogie se termine par *Paroles de Jésus et pensée orientale* qui, selon le critique, met en pleine lumière deux choses capitales : le fait tout d'abord qu'au centre même de la pensée de Jésus se trouvent la recherche et la découverte du Royaume : *Mais le Royaume est le dedans de vous, et il est le dehors de vous*, et le fait, ensuite, que le message de Jésus rejoint la pensée spirituelle de l'Orient et s'harmonise pleinement avec elle.

L'Essor
Éric Descœuvre
avril 1975

Avec *L'Essor*, nous ne quittons pas le pays de Rousseau et de Ramuz. On taxe volontiers les Suisses de matérialistes; mais ne faut-il pas se méfier des généralisations abusives? La lourdeur matérielle engendre la nostalgie des sommets où le ciel entre en contact avec la terre.

L'Essor, qui est animé par M. Éric Descœuvre, témoigne d'exigences spirituelles d'une rare qualité. Il ne se contente pas de dénoncer les dangers de la croissance matérielle mais il cherche avec beaucoup de lucidité et de réalisme à promouvoir une conscience qui ne serait pas limitée à une civilisation et à une religion mais deviendrait l'apanage de tous les peuples.

Déjà en novembre 1974, M. Descœuvre avait fait une recension de nos deux premiers livres dans un long article intitulé *Parole de vie*. Tout en mettant l'accent sur la fraternité humaine, M. Descœuvre ne tombe jamais dans un socialisme démagogique. Il ose dire et répéter qu'il appartient à chacun de nous d'appréhender le Royaume, que nul être au monde ne peut le faire à notre place. Il attache une importance de premier plan à la mise en évidence de la parenté spirituelle entre les logia de Jésus et les enseignements religieux d'Asie.

Le processus de désintégration, qui affecte déjà l'ensemble de la planète, libère des énergies nouvelles, des forces nouvelles, qui permettent une prise de conscience planétaire. M. Descœuvre est un grand artisan de cette prise de conscience. Sa recherche rejoint la nôtre et la prolonge en la rendant accessible au grand nombre.

Nous avons ainsi une explication du retentissement considérable de nos ouvrages en Suisse Romande, retentissement proportionnellement plus important qu'en France et en Belgique.

Le Figaro
M. l'abbé Laurentin
3 mai et 16 mai 1975

Le texte en dit plus long que tous les commentaires, c'est pourquoi nous laissons tout de suite la plume à M. l'abbé Laurentin.

La vraie nature du faux évangile « selon saint Thomas »

L'Évangile et sa transmission aux hommes sont au centre de beaucoup de débats actuellement. Message laissé par Jésus à l'humanité, il fascine autant certaines communautés que celui dont il émane. Le synode de l'Église réformée de France réuni à Carry-le-Rouet (Bouches-du-Rhône) l'a choisi comme thème de ses travaux. Sans lier nullement le contenu du texte ci-dessous aux travaux de l'assemblée protestante, nous présentons un nouvel élément de réflexion à nos lecteurs : une analyse, par l'abbé René Laurentin, d'un « pseudo-évangile » surgi récemment dans le public et attribué à un certain « Thomas ».

Chrétiens, on vous a caché la vérité. Le seul véritable Evangile est celui de Thomas. Les quatre Evangiles en sont des démarcations délibérément déformées.

Voilà ce qu'on entend répéter, depuis plusieurs semaines, dans une partie de la presse et sur les ondes, récemment encore, le soir de Pâques, dans une émission qui a suscité bien des remous. Le public a besoin de clarté. Qu'en est-il exactement ?

L'*Evangile selon Thomas* (à ne pas confondre avec l'apocryphe de l'enfance qui porte de longue date le même nom) est un recueil de 114 sentences de 1 à 20 lignes environ, introduites par le stéréotype : *Jésus a dit*, sans contexte ni commentaire. Au total, moins de 20 pages dans le manuscrit. Cet *Evangile de Thomas*, connu de quelques pères de l'Eglise, avait disparu. On en avait retrouvé trois fragments ou débris en 1897 et 1903 : des papyrus grecs du III^e siècle. Un texte complet, en langue copte (IV^e siècle), a été découvert en 1945, par un paysan de Haute-Egypte, dans une jarre où une communauté gnostique, dispersée par quelque désastre, avait mis à l'abri douze manuscrits reliés en cuir.

Nul n'a cherché à cacher cette découverte, comme on le répète avec fracas. L'*Evangile de Thomas*, identifié dès 1947 par Mr Doresse avait été publié en fac-similé dès 1956 par Mr Pahor Lahib, traduit en français par Mr Doresse (Plon, 1959), puis dans une édition plus rigoureuse (texte copte et traduction vis-à-vis) par MM. A. Guillaumont et Puech presque simultanément, en 1959. Cette édition a été diffusée en plusieurs langues, et Mr Rodolphe Kasser avait publié une autre traduction chez Delachaux en 1961. La bibliographie des études sur ce livre atteignait déjà 500 titres en 1971.

L'édition de Philippe de Suarez, publiée en 1974, et qu'on a présentée comme une « découverte » sensationnelle est tributaire de Guillaumont-Puech.

Les faiblesses d'un autodidacte

Les tentatives minimales qu'il a faites pour s'écarter de leur traduction révèlent tantôt le souci d'élégance d'un styliste, tantôt le démarquage, tantôt les faiblesses d'un autodidacte.

Si l'on comprend bien, la lecture de Thomas a été pour M. Philippe de Suarez une illumination personnelle. Comme les scientifiques américains de l'université de Princeton, mais dans un sens très différent, il a eu le coup de foudre pour le gnosticisme, qui n'est pas sans apparentement avec les états d'âme de notre époque. Ainsi présente-t-il avec le ton de la certitude des hypothèses qui tiennent en ceci : l'*Evangile de Thomas* est « le message originel de Jésus », écrit « en langue copte » (et M. de Suarez laisse entendre (p. XIX) que Jésus se serait formé en Egypte). Thomas, qui a transmis ce recueil doit être identifié avec Judas : celui qui a « livré » le Christ, c'est-à-dire livré sa vraie doctrine, et aussi avec « le disciple que Jésus aimait » (p. 260-262). Bref trois disciples en un seul : le disciple préféré, Thomas-Judas, que Pierre aurait frauduleusement supplanté. Les *Evangiles canoniques* ne seraient que des démarcations de cet *Evangile de Thomas*. Là où ils s'en écartent, ce serait le fait d'incompréhensions, de contresens ou de travestissements volontaires.

Une bibliographie squelettique

Qu'en disent les spécialistes, que Philippe de Suarez a peu fréquentés, comme le manifeste sa bibliographie squelettique, où l'on cherche

en vain les travaux essentiels. Voici les conclusions les plus solides :

1. L'*Evangile selon Thomas n'est pas à proprement parler un Evangile*, mais une simple collection de paroles de Jésus, arrachées à tout contexte historique. Laissons là le patronage fictif de Thomas-Jude, d'origine peut-être syriaque et l'identification avec Judas qui a « livré » Jésus.

2. Les manuscrits qui conservent ce texte datent des III^e-IV^e siècles. Mais le texte transmis remonte au milieu du II^e siècle.

Les Quatre Evangiles sont plus anciens. Le dernier en date, celui de Jean, est attesté par des papyrus du tout début du II^e siècle. Les citations fort anciennes des *Evangiles*, ainsi que les recouvrements archéologiques et historiques, confirmés par les découvertes les plus récentes (comme le rabbin Eisenberg le soulignait lors d'une récente émission), situent le texte définitif des *Quatre Evangiles* dans le dernier tiers du premier siècle : Marc étant probablement antérieur à 70, Matthieu et Luc très probablement postérieurs. Et Jean, le dernier, se situant à la fin du premier siècle.

3. L'*Evangile apocryphe du pseudo-Thomas* est un texte composite et mouvant. Les discordances entre les trois fragments grecs et le manuscrit copte laissent entrevoir une transmission tourmentée. On manque d'éléments pour identifier les sources et l'évolution de ce recueil, ou même la langue originale : syriaque tend à prouver M. Guillaumont, grec selon d'autres ; copte selon M. de Suarez.

Un texte composite et mouvant

4. Des 114 paroles de Jésus rapportées par le pseudo-Thomas, 80 sont semblables à celles des *Evangiles synoptiques*. Mais parfois gauchies dans le sens gnostique du retour à l'Un. On y dénote un mépris du corps, un mépris de la femme, au rebours de l'*Evangile*. La 114^e et dernière maxime a pour thème : *Les femmes ne sont pas dignes de la vie*. Mais le Jésus gnostique sauve la femme en l'arrachant à son sexe méprisable.

Bref, il s'agit d'un *Evangile* particularisé dans le sens d'un égotisme de cénacle, et du même coup déshumanisé. Ce n'est plus la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres, mais un message pour intellectuels amis des subtilités. Une connaissance possessive tend à y détrôner l'Amour.

5. La grande question discutée depuis 20 ans est celle-ci : parmi les 80 maximes communes aux *Evangiles synoptiques*, le pseudo-Thomas pourrait en avoir recueilli quelques-unes sous une forme ancienne, antérieure à la fixation des *Evangiles*. Le texte de deux paraboles : celle des vigneronniers homicides et celle des invités au festin donne quelques raisons de le penser. Mais les études méthodiques multipliées par les spécialistes, notamment O. Cullmann, J. Jeremias, M.-E. Boismard, etc. n'ont pas abouti à des conclusions fermes. En ce domaine conjectural, l'exégèse scientifique a renoncé depuis longtemps aux simplifications et aux simplismes insoutenables qui se sont donné carrière dans les récentes présentations de l'*Evangile de Thomas*. Si cet apocryphe renouvelle nos possibilités d'étude historique sur la transmission des paroles du Christ, c'est à un niveau assez subtil : il enrichit la collection des *Logia* ou *Agrapha*, c'est-à-dire des Paroles de Jésus véhiculées en dehors des *Evangiles*. Il donne de nouveaux éléments pour discuter les variantes et setrer de près la teneur matérielle des Paroles de Jésus : les *Ipsissima verba*, selon l'expression de Jeremias.

Jésus « gourou »

6. En définitive, ce pseudo-Evangile est plus intéressant pour l'histoire du gnosticisme que pour celle de Jésus. Cela aide à comprendre le zèle apostolique de M. Philippe de Suarez, dont le Centre, édifié à Marsanne, recueille des citations pour diffuser le message de cet Evangile tel qu'il le conçoit, sur des bases subjectives, ou si l'on veut mystiques, mais non scientifiques. Qui est donc Jésus ? Que signifie cette fascination qu'il exerce en notre temps d'agnosticisme, au point d'inspirer tant de tentatives contrastées, pour vivre sa Personne et son Mes-

sage, mais aussi pour le travestir ou l'évacuer ? En ces dernières années, nous avons connu un Jésus révolutionnaire, dont le portrait se confondait avec celui de Che Guevara, un Jésus hippie, celui de Buñuel (dans *La voie lactée*) et du *Jésus Mouvement* de 1970-1972. Et voici un Jésus « gourou », sage oriental, gnosticiant. Ces mythologies doivent beaucoup à la mode et à la subjectivité. Si elles ont quelque succès, n'est-ce pas dans la mesure même où elles conservent quelque chose de la Source, du Vivant, comme l'appelle l'Apocalypse ?

Abbé René Laurentin.

Ne lisant pas *Le Figaro*, nous avons appris l'existence de l'article par des lettres de protestation et d'indignation nous venant de personnes qui ne souffrent pas qu'on malmène à ce point les dits de Jésus. L'une d'elles écrit : « Il y a déjà quelque insigne perfidie à titrer l'article : *La vraie nature du faux évangile selon saint Thomas*. » Une autre s'écrie : « Après ce coup bas assené à l'Évangile selon Thomas dans *Le Figaro* du 3 mai, j'espère de tout cœur que vous allez intervenir sans délai. »

Nous avons demandé et obtenu le droit de réponse. Comme vous le verrez par le texte ci-après, paru dans *Le Figaro* du 15 mai, nous n'avons pas voulu répondre à la polémique par la polémique. Nous sommes resté sur un terrain technique.

A propos de l'Évangile selon Thomas

Dans son article du 3 mai relatif à *l'Évangile selon Thomas* que j'ai fait paraître récemment aux Éditions Métanoïa, M. l'abbé Laurentin tient des propos qui appellent les mises au point suivantes :

— Si nul n'a cherché à cacher cette découverte, nul non plus n'a cherché à la mettre en évidence. En fait, tout se passe comme si elle avait été tenue sous le boisseau. MM. Dorresse et Puech-Guillaumont, qui ont donné une traduction de cet Évangile avant la mienne et dont les ouvrages sont d'ailleurs épuisés depuis longtemps, ne parlent-ils pas de « prétendues paroles » ? Il est évident que le grand public ne s'intéresse pas à un texte auquel ses présentateurs ne croient eux-mêmes qu'à moitié. D'ailleurs, une édition critique complète annoncée en 1959 par M. Puech comme devant bientôt voir le jour, n'est pas encore sortie de presse...

— Il est exact que la bibliographie des études sur l'Évangile selon Thomas est considérable, comme du reste je le souligne dans mon introduction. Mais les revues dans lesquelles ces études paraissent touchent un

cénacle tellement limité que la difficulté de se les procurer décourage souvent les plus avertis. Je suis bien placé pour le savoir...

— Pour ce qui est des tentatives « minimales » que j'aurais faites pour m'écarter de la traduction Puech et qui révéleraient « tantôt le souci d'élégance d'un styliste, tantôt le démarquage, tantôt les faiblesses d'un autodidacte », voici ce qu'il en est : mon ouvrage comporte 140 notes qui donnent la traduction littérale du texte copte et un précis grammatical qui renvoie plus de deux cents fois au texte. Par ailleurs, rien que pour les 20 premiers logia, ma traduction diffère plus de 80 fois de celle de M. Puech tant sur le fond que sur la forme. Je n'ai pas poursuivi plus avant cette fastidieuse investigation. De plus, je crois avoir réussi à reconstituer les derniers passages coptes mutilés que M. Puech n'était pas parvenu à rétablir. Le grand public a ainsi pour la première fois *l'Évangile complet*. Ceci dit, je n'ai pas manqué de rendre hommage dès la première page de mon introduction aux travaux de MM. Doresse et Puech; bien plus, je n'hésite pas à dire que toutes les autres traductions que j'ai pu consulter m'ont paru plus ou moins des démarquages de celle de M. Puech à l'exception peut-être de la traduction latine de M. Garitte parue dans la Synopose grecque *Synopsis quattuor evangeliorum* (Stuttgart, 1964). Je ne puis que souhaiter que les P.U.F. rééditent rapidement la traduction française de M. Puech afin que le grand public dispose d'une autre traduction que la mienne et puisse faire toutes les comparaisons voulues.

— Je n'ai pas eu de « coup de foudre pour le gnosticisme » mais pour les paroles de Jésus, ce qui est très différent.

— A propos de ma bibliographie qui serait « squelettique », les lecteurs de mon ouvrage apprécieront cette critique comme il se doit; ils ont davantage besoin à mon sens d'instruments de travail qui leur permettront de contrôler mes travaux et éventuellement de les poursuivre que de fastidieuses et pédantes nomenclatures.

— Pour moi, les quatre évangiles ne sont pas plus anciens; mes propres recherches me conduisent à penser que leur version définitive remonte au plus tôt au milieu du deuxième siècle et je suis d'accord en cela avec l'exégèse indépendante. Par contre j'expose dans une interview parue dans *Marie-Claire* de mai pourquoi je considère que Judas-Thomas a écrit sous la dictée directe de Jésus.

— M. l'abbé Laurentin avance que les paroles transcrites par Didyme Judas-Thomas sont parfois « gauchies » dans le sens gnostique du retour à l'Un. On avait pourtant dit et redit jusqu'à présent que le « gnosticisme »

était fondé sur un dualisme outrancier. Que veut dire ce soudain virage à 180° ?

— M. l'abbé Laurentin fait remarquer que la 114^e et dernière maxime a pour thème : « les femmes ne sont pas dignes de la vie » et conclut : « mais le Jésus gnostique sauve la femme en l'arrachant à son sexe méprisable ». Cette présentation induit le lecteur en erreur. Voici le texte exact : « Simon-Pierre leur dit : que Mariam sorte de parmi nous parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie. Jésus dit : voici que je l'attirerai afin de la rendre mâle... » J'explique dans l'interview précitée ce qu'il faut entendre par « rendre mâle ». Ne dit-on pas de M^{me} Simone Veil qu'elle a été « l'homme » de l'année ? Qui donc de Jésus ou de Pierre trouve le sexe de la femme « méprisable » ?

— Je ne puis, faute de place, relever d'autres propos de M. l'abbé Laurentin qui mériteraient également des mises au point. Je termine simplement en m'élevant contre les propos insidieux et malveillants sur mon « zèle apostolique » et sur les « cotisations » recueillies dans le « centre édifié à Marsanne » pour « diffuser le message de cet Évangile » ; je les trouve particulièrement déplacés car rien dans mes travaux n'invite au prosélytisme et au sectarisme dont j'ai une sainte horreur. Par contre la revue de notre Association (les *Cahiers Métanoïa*), qui cherche à approfondir les paroles authentiques de Jésus, a certes besoin que l'on se penche sur son berceau. Elle est remplie de promesses mais encore fragile...

Philippe DE SUAREZ

M. l'abbé Laurentin est revenu à la charge dans *Le Figaro* du 16 mai. La place nous manque pour reproduire sa réponse. Signalons qu'à défaut d'arguments de fond, M. Laurentin s'attache à des détails d'ordre bibliographique comme si l'étalage de tout ce qui a été publié devait conditionner la qualité de l'ouvrage. Or nous avons préféré nous contenter d'indiquer les instruments de travail qui nous ont réellement aidé dans notre recherche. Nous n'avons pas entrepris notre étude sur l'Évangile selon Thomas en vue de la présenter pour l'obtention d'un doctorat.

Toujours préoccupé de détails, M. Laurentin parle du prospectus de l'Association et du montant des cotisations. Le lecteur qui n'aurait que son information s'attendrait à devoir payer 500 F alors que pour 100 F on peut devenir membre de l'Association et être abonné à la Revue. Omission significative !

Faut-il enfin signaler que M. Laurentin ignore tout de son sujet; ne va-t-il pas jusqu'à parler de textes éthiopiens à propos du texte copte de l'Évangile selon Thomas ?

Pour terminer, nous nous devons d'exprimer le regret que la rédaction du *Figaro* n'ait pas cru devoir confier un sujet de cette importance à un critique plus sérieux.

Marie-Claire
Mme Janine Alaux
mai 1975

Il nous est agréable de terminer cette revue de presse par l'entretien que nous a accordé Janine Alaux dans *Marie-Claire* de mai. Si les lecteurs et plus spécialement les lectrices ont apprécié la haute tenue de cette interview, c'est tout d'abord à Janine Alaux qu'ils le doivent. L'art des questions est plus difficile que celui des réponses et la journaliste de *Marie-Claire* a montré qu'elle était réellement habitée par son sujet, se sentant investie d'une grande tâche dont elle s'est acquittée en mettant à profit ses qualités d'intelligence et de cœur.

Si le Jésus de Thomas réhabilite la femme, il ne suffit pas que quelques exégètes l'établissent, citations à l'appui; il faut que les dits de Jésus soient pris en charge par celles et ceux qui ont pour mission d'informer. Janine Alaux, qui travaille inlassablement à affranchir les filles d'Ève — qui ne veulent pas être des enfants de Marie — des turpitudes millénaires dont elles furent les victimes résignées et à leur permettre de retrouver la place qui leur a été dévolue par le Créateur, a compris l'importance déterminante de l'Évangile selon Thomas.

UN DÉBAT TÉLÉVISÉ

L'émission du dimanche de Pâques, 30 mars 1975 : *Jésus, que savons-nous de lui ?* a mobilisé l'opinion et alerté les consciences comme l'attestent les retombées de la presse : *le Monde*, 1^{er}, 2 et 18 avril; *France-Soir*, 7 avril; *Télérama*, 16 et 23 avril; *La Croix*, 16 avril et 2 mai; *Témoignage Chrétien*, 17 avril; *Informations Catholiques Internationales*, 2 mai, etc.

L'Évangile selon Thomas ayant été à l'honneur et son importance reconnue par les exégètes présents, nous croyons, en qualité de participants au débat, devoir revenir sur cette émission et en particulier sur la contradiction qui est apparue dès le début et s'est maintenue jusqu'au bout : chacun des participants était d'accord pour reconnaître que nous ne savions pratiquement rien du Jésus historique mais le débat s'est engagé et maintenu sur les récits évangéliques de la vie de Jésus, comme si le merveilleux pouvait remplacer l'histoire et la foi se substituer à la science. Or ces récits — la critique indépendante est unanime à le souligner — ne reposent sur aucune base vraiment historique.

Cependant le titre de l'émission : *Jésus, que savons-nous de lui ?* n'était pas ambigu. Dans la mesure où la foi a un fondement historique, il s'agit de savoir ce que vaut l'assise sur laquelle l'édifice a été construit. Or, il faut le dire, cette assise ne repose sur aucun document historique irrécusable. Les évangiles canoniques ne constituent pas, au sens strict du terme, un vrai document historique. Les ultimes versions, celles que nous possédons, sont de 3^e ou de 4^e main et on ne peut sérieusement les faire remonter au-delà du milieu du 11^e siècle (cf. *Thomas et le genèse des canoniques*, Revue Métanoïa).

Que disent, de leur côté, les historiens de l'époque ? Rien ou à peu près rien. Seul, le juif Flavius Joseph, né à Jérusalem en 37 et mort en 100, fait une courte allusion au Christ dans sa monumentale histoire : *Les Antiquités judaïques*. Cependant, de nombreux critiques estiment que ce passage est un ajout tardif.

Que, devant un tel constat, les chrétiens traditionnels soient déconcertés, on le comprend aisément. Une apologétique plus que douteuse qui présente le merveilleux comme historique ne peut que les laisser désarmés. Les théologiens vont-ils essayer à nouveau des replâtrages pour les tranquilliser ?

L'occasion nous est pourtant donnée de faire publiquement un constat honnête qui peut devenir salutaire s'il oblige à une interrogation, à un approfondissement, à une intériorisation du vrai message de Jésus. Car ce qui nous intéresse au fond c'est ce que Jésus a réellement dit, si toutefois nous pouvons le savoir. Or, les évangiles synoptiques, malgré les contradictions, les ajouts, les interpolations, les amplifications, les remaniements en fonction d'une catéchèse donnée, offrent des concordances qui permettent de remonter à un certain nombre de paroles que les exégètes de divers tendances considèrent comme authentiques. L'Évangile selon Thomas est un document inappréciable qui facilite en particulier le décryptage des Évangiles canoniques. A la question : Qui es-tu ? Jésus répond dans Jean (8.25) : « D'abord ce que je vous dis », et dans Thomas (log. 43) : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? »

Nous avons tenté, sans y réussir, de situer le débat sur ce que nous estimions être le vrai terrain. L'émission, qui n'était pas en direct, s'étant révélée trop longue a été amputée de cette intervention.

Imaginons un instant qu'en début d'émission on ait pu poser à Jésus en personne la question : « Qui es-tu ? » ou bien : « Que sait-on de toi ? » Fidèle à lui-même, il aurait répondu : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » Puisqu'il s'identifie totalement à ce qu'il dit, il est nécessaire et il suffit d'approfondir ce qu'il a réellement dit. Le vrai débat n'a donc pas eu lieu. Mais l'émission, qui a fait tant de bruit, aura l'avantage de l'avoir préparé.

Nos critères paraissent-ils manquer de rigueur ?

Prenons d'autres exemples. Nous nous intéressons à Shakespeare pour ce qu'il a écrit et non pour retrouver les traces de son existence. De même le *Tao te king* nous captive alors que nous ignorons à peu près tout de son auteur.

Parmi les journalistes qui ont rendu compte de l'émission, seul, à notre avis, le P. Potin (*La Croix* du 2 mai) a insisté sur la nécessité de mettre l'accent, non pas sur tel ou tel aspect anecdotique de la vie du Christ, mais sur la valeur du message en tant qu'enseignement. « La grandeur du prophète se juge à la valeur de son message », écrit-il.

Abandonner des récits empreints de merveilleux pour approfondir un enseignement libérateur, telle est la conclusion qui semble devoir s'imposer.

Émile GILLABERT et Philippe DE SUAREZ

Questions et réponses

Avec le présent numéro des Cahiers, nous inaugurons une nouvelle rubrique réservée spécialement aux lecteurs qui nous posent des questions. Nous avons dit et redisons que nous répondons à toute lettre qui nous est adressée quel qu'en soit l'objet, soit directement, soit dans cette rubrique, soit encore par des articles lorsque les questions abordent des sujets qui s'inscrivent dans le cadre rédactionnel. Ainsi dans notre étude : Temps linéaire et temps cyclique, nous avons traité une question de première importance dont nous ont parlé plusieurs lecteurs et lectrices. Il s'agit de l'étude des symboles en vue d'une meilleure compréhension des Écritures. Notre étude ne prétend pas épuiser un sujet aussi vaste et nous réserverons bon accueil à celles et ceux qui utiliseront la possibilité de réponse que nous leur offrons. Il va sans dire que nous préservons l'anonymat de toute personne qui le demande, bien qu'il soit souhaitable que nous puissions les uns et les autres, pour apprendre à nous mieux connaître, décliner notre identité véritable — qui ne correspond pas nécessairement à notre identité « administrative ».

M. Henry Descombin, 43 ans, est professeur d'histoire et psychologue animateur de groupes. Il est l'auteur d'un poème « La Convalescence », Éditions Saint-Germain-des-Prés, Paris. Le poète justifie ainsi sa création : « Aux limites des chemins parcourus, le voyageur sait qu'il ne trouvera pas celui de l'avenir mais qu'il devra le tracer lui-même. D'où la nécessité du poème, témoin de l'angoisse et de la sérénité. » L'expérience poétique que nous livre Henry Descombin témoigne d'un certain recul avec l'événement qui lui permet d'être le « spectateur du spectacle ».

Henry Descombin a lu nos trois ouvrages, il est devenu membre de notre Association. Répondant à notre invitation, il nous pose trois questions pour, dit-il, alimenter sa recherche personnelle. Nous les publions ci-après avec nos réponses.

A votre avis, si vous décidiez la publication d'une brochure, d'un texte court, un peu comme un manifeste, présentant la doctrine de Métanoïa d'une manière complète mais ramassée, cette initiative vous semblerait-elle utile, inutile, prématurée, ou bien cette « doctrine » doit-elle se dégager d'elle-même avec la maturation du temps ?

La publication d'une brochure présentant la doctrine de Métanoïa n'aurait d'intérêt ni présent ni futur car le sens et la portée de notre recherche ont été précisés dans les ouvrages de la trilogie ainsi que dans nos divers prospectus.

Notre objectif est essentiellement de faire ressortir la dimension métaphysique de l'enseignement de Jésus contenu dans l'Évangile selon Thomas et cela grâce aux Cahiers Métanoïa.

Si une doctrine est un ensemble de notions propres à orienter l'action de l'homme en matière religieuse, philosophique ou scientifique, nous croyons que ce mot ne convient pas à notre recherche, laquelle est d'ordre métaphysique, l'aspect exégétique, qui n'est point négligeable, étant au service du travail fondamental. Pour l'acception à donner au mot métaphysique, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à la page 56 de *Paroles de Jésus et pensée orientale*, ainsi qu'à la page XIII de *L'Évangile selon Thomas*.

Quel que soit l'intérêt de l'Évangile de Thomas, et il est grand, ne peut-on pas penser qu'il existe dans la pensée occidentale des textes passés ou présents de même force et de même tendance, et que donc cet Évangile est spécialement utilisé parce que Jésus est devenu le support prodigieux de deux mille ans d'histoire et de conditionnement ? Autrement dit, on peut se demander s'il n'y a pas un risque de récupération du personnage et de la force de son impact pour faire passer un message évidemment plus adapté à notre temps ? Comme si on avait encore besoin du Christ pour dire nos désirs et nos choix ? Ce qui d'ailleurs ne me paraît pas réhibitoire à condition d'en avoir conscience.

Vous avez mille fois raison de signaler le risque de récupération du personnage Jésus. Nous dénonçons la récupération des chrétiens qui ont infléchi l'enseignement de Jésus pour faire passer un messianisme dont Jésus n'a pas voulu de son vivant. Mais nous tomberions dans un piège similaire dans la mesure où nous voudrions faire passer un message adapté à notre temps, car qui dit adaptation dit coloration personnelle, projection individuelle ou collective. De là l'importance capitale de ne pas renouveler les erreurs passées ou de tomber dans d'autres erreurs tout aussi graves. Car la corruption du meilleur aboutit au pire.

La question qui se pose peut être formulée ainsi : « Comment mettre en valeur l'enseignement de Jésus sans le fausser ? » ou bien encore : « Comment le présenter sans qu'il soit déformé à travers le prisme de notre subjectivité ? » Fidélité au texte, tel doit être notre souci constant. Il est certes difficile de le servir sans se servir de lui. Aussi avons-nous exprimé dans le précédent Cahier notre préoccupation de trouver des lecteurs qui se nourrissent des paroles de Jésus et qui pourraient nous faire bénéficier de leur lumière. En effet, celui qui *vit* la parole laisse passer à travers lui quelque chose qui est bénéfique aux autres et spécialement à ceux qui sont en communion de pensée avec lui.

Comment nous rendre compte si l'interprétation que nous avons pu trouver est, sinon la bonne — car les éclairages sont divers comme sont diverses les voies — mais tout simplement bonne ? Dans le log. 3, Jésus nous montre l'orientation de la recherche : « Le Royaume est le dedans de vous et il est le dehors de vous. » Mais il y a recherche et recherche. Il y a celle du savant qui n'engage pas nécessairement l'homme tout entier ; il y a celle de l'homme qui est motivée par une nostalgie fondamentale. Seule cette dernière permet de poursuivre l'aventure du Royaume, aventure qui comporte néanmoins de gros dangers, dont le plus insidieux, le plus perfide est celui qui se traduirait finalement par une affirmation de l'ego. Le jeu de celui qui cherche sa propre mise en valeur est parfois fort subtil. Il peut se parer des dehors de la vertu : altruisme, héroïsme, charité, apostolat, dévouement sous ses formes les plus diverses. Combien de meneurs d'hommes, qui se présentent comme des sauveurs, des protecteurs, des défenseurs, ne sont au fond que des ambitieux, soucieux de leur gloire présente ou posthume ! Leur action est parfois si habile que non seulement les masses populaires s'y laissent prendre mais aussi des gens qui paraissent d'ordinaire avertis. Le besoin d'un père puissant qui

promet le confort, fût-il spirituel, explique ce genre de faiblesse et de lâcheté. Il est tellement plus commode de se laisser aller à l'admiration béate de l'autorité que de prendre en main son destin contre vents et marées. Jésus a dit :

Celui qui ne récuse son père et sa mère
ne pourra devenir mon disciple
et celui qui ne récuse ses frères et sœurs
et ne porte sa croix comme je la porte
ne sera pas digne de moi.

(log. 55)

Porter sa croix, c'est se comporter en adulte, c'est assumer la souffrance :

Heureux l'homme qui s'est soumis à l'épreuve :
il a trouvé la vie.

(log. 58)

Une autre faiblesse nous guette sur le chemin du Royaume, c'est la *velléité*. On s'interroge sur son destin. On est parfois pris de vertige devant la mort inéluctable. Quelque chose en nous se refuse à mourir. On a adhéré à un credo, à une doctrine de salut qui ne résiste plus à une sérieuse remise en question. C'est alors que résonnent en nous telle ou telle parole de Jésus, tel aphorisme du Zen. Nous recherchons les enseignements des maîtres en vue de notre propre réalisation. Notre sympathie va spontanément vers ceux qui proposent une voie de libération. Nous sommes attirés par la méditation, l'ascèse, les yogas, etc. Tout semble aller pour le mieux au début. Mais nous sommes vite repris par nos idoles, notre confort antérieur, religieux ou social, par l'emprise qu'exerce sur nous notre inconscient individuel ou collectif. Et nous retombons dans notre routine et nos habitudes. Pour un temps du moins. Si l'écoeurement survient, nous tentons une nouvelle échappée pour retomber plus bas ensuite. Bref, nous sommes des velléitaires. Notre recherche se contente de conversations « édifiantes », d'exercices, qui deviennent des fuites de la réalité quotidienne. Notre lâcheté nous pousse à l'hypocrisie. Et notre situation est pire qu'avant.

L'Évangile selon Thomas ne fait pas mystère des choix indispensables devant lesquels nous sommes placés en vue d'opérer le désengagement irréversible qu'il réclame. En voici quelques exemples : Nous ne pouvons servir deux maîtres (log. 47). Il nous faut veiller en face du monde, prenant appui sur nos reins avec une grande force (log. 23. 20-21) ; car n'entre pas qui veut dans le Royaume (log. 22 et 23). Il s'agit de jeûner au monde (log. 27).

Venant parmi les hommes, Jésus les a tous trouvés ivres ; il n'a trouvé personne qui ait soif (log. 28.4-5). Les prétextes sont nombreux pour « décrocher » (log. 64). Beaucoup se tiennent devant la porte (log. 75). Les choix sont toujours douloureux (log. 101). Il s'agit de savoir ce que l'on veut (log. 76). Il nous faut boire à la source (log. 108). Il nous faut regarder vers celui qui est vivant tant que nous vivons (log. 59). Mais seul le regard de celui qui est « désert » est lumineux. (log. 61.15-16) S'il est partagé, c'est-à-dire s'il recherche son affirmation ou s'il n'est pas résolu alors il est divisé, il est rempli de ténèbres.

En guise de conclusion, disons que seul le regard clair ne déforme pas l'image du visage qui se contemple en lui. Or, tout est là. Les amoureux du silence le comprennent. Ils se taisent afin de ne pas troubler la pureté du regard. Mais se taire peut aussi empêcher le dévoilement ; dans ce cas, mieux vaut sortir de sa chrysalide. Cependant si parler c'est altérer le message, alors mieux vaut se taire. A chacun de s'éprouver. Le vrai discernement est la chose du monde la plus difficile. Ce qui est bon pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres.

Pour ce qui est de l'existence dans la pensée occidentale de textes passés ou présents qui seraient de même force et de même tendance que celui de l'Évangile selon Thomas, nous croyons devoir renvoyer le lecteur au chapitre Extase-entase, p. 145 de *Paroles de Jésus et pensée orientale*.

Le monastère dont vous aviez annoncé le jumelage avec l'Association est-il ouvert ? Y aura-t-il des rencontres cet été ? J'aurais l'intention d'y passer dans le courant de juillet, si cela est possible ?

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire ou de l'écrire à plusieurs membres de l'Association, le Monastère est en voie d'achèvement. Les sessions qui y seront organisées ne débiteront que durant l'été 1976. Nous précisons que nos lecteurs qui voudront profiter des avantages qu'offre le Monastère de la Métanoïa devront faire partie de l'Association. Au numéro 3 ou au numéro 4 des *Cahiers* nous joindrons une brochure illustrée du Monastère et nous donnerons tous renseignements le concernant.

Les propos du vieux Tcheng

Tout homme est illuminé par l'esprit originel. Certains en ont l'expérience, les autres l'ignorent. C'est là toute la différence entre eux. Quant à vous, crânes tondu, vous êtes comme un homme ivre qui, de l'extérieur, se cramponne aux bambous d'une clôture, criant qu'on l'a enfermé, qu'il est innocent, et suppliant qu'on le libère. Personne ne vous retient prisonniers que vous-mêmes. Crânes tondu, quel désastre pour vous !

Vous n'avez besoin de personne pour voir la lumière du soleil. Toute l'incitation des autres, leurs descriptions, leurs discours et leurs poèmes au sujet de la lumière du soleil vous sont inutiles. Vous êtes dans la lumière du soleil, elle réchauffe vos corps et pourtant vous ne pouvez la saisir et l'enfermer dans une boîte. Toutes vos tentatives pour la posséder sont perdues d'avance. Si vous dites que la lumière du soleil est loin et que vous couriez après, elle vous suit. Vous ne pouvez ni l'avoir, ni vous en défaire. Cela un vieux bavard l'a dit déjà, et d'autres avant lui.

Il en est de même pour l'esprit originel. Il est présent, aussi éclatant que la lumière du soleil. Mais vous ne pouvez ni l'accaparer, ni vous en débarrasser. Crânes tondu, si vous êtes incapables de le voir, c'est parce que vous êtes aveuglés par tout le fatras des paroles de ceux que vous avez mis au-dessus de vos têtes. Vous ne pouvez pas le voir parce que vous êtes obnubilés par vos efforts pour essayer de le piéger avec vos pensées, vos états affectifs et vos pratiques. Vous l'imaginez loin et il est là. Vous voulez l'attraper et il vous échappe. Ainsi vous passez votre vie à essayer sans fin de remplir un vase sans fond.

Si vous ouvrez les yeux, alors vous voyez l'esprit originel, comme vous voyez la lumière du soleil. Pas besoin d'intervenir pour cela. Celui qui a vu un grain de sable a vu tous les grains de sable de tous les rivages et de tous les fonds de toutes les mers du monde. Si vous voyez l'esprit originel alors vous voyez tout l'esprit originel et vous êtes le Bouddha.

Maintenant, crânes tondu, écoutez-moi avec l'attention la plus extrême. Je vais vous apprendre le secret de l'esprit originel. C'est ce qu'il y a de plus important dans tout ce qui a jamais été dit. Voilà : il n'y a pas de secret de l'esprit originel.

Faisant une pirouette, le vieux Tcheng partit et nul n'entendit plus parler de lui.